

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avance.

Vol. XII.

No. 46

JEUDI, 17 NOVEMBRE 1891

Prix du numéro 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par bons sur la poste.

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est publiée tous les jeudis par les nouveaux propriétaires. L'impression, les gravures, etc., etc., se font à la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les Etats-Unis ; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées au Gérant de la Compagnie Litho.-Burland, au bureau de *L'Opinion Publique*.

Adresser les correspondances littéraires : " Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

LÉON GAMBETTA

N'est-il pas singulier que les deux hommes qui auront eu le plus d'influence sur la France de notre siècle, auront été deux Français d'origine italienne ? Le Corse, Napoléon Bonaparte, l'a tenu vingt années durant sous son sabre, faisant peser sur elle son despotisme et sa gloire militaire et le Génois, Léon Gambetta, la subjugue en ce moment par l'influence de sa parole. Ils auront entendu la liberté à peu près de la même façon. Le premier l'étouffait brutalement, comme un lion étrangle sa victime ; le second manipule le suffrage universel assez habilement pour la confisquer à son profit et à celui des siens. Il est aussi absolu et aussi tyran que son devancier. La mise en scène a seule changé.

Comme Louis XIV, Gambetta pourrait dire : l'état, c'est moi. Il n'est pas entouré de courtisans respectueux et prosternés comme les Dungeau du roi-Soleil, mais il voit à ses pieds autant de séides craintifs, intéressés à sa fortune.

C'est une étrange destinée que celle du fils de l'épicière de Cahors. Jusqu'en 1868 il est parfaitement inconnu à la France. Une bévue de l'empire le fait sortir de l'obscurité pour le porter au premier plan. Un journaliste, M. Delescluze, ouvre dans le *Réveil* une souscription pour élever un monument au député Baudin, victime du coup d'état du 2 décembre. Le gouvernement de Napoléon III traduit le journaliste devant les tribunaux. Gambetta le défend, perd son procès, cela va sans dire, mais de ce moment il est célèbre et la révolution pressent son maître futur.

Gambetta avait jeté le gant à l'empire. " La prévention, disait-il aux magistrats, ne tend à rien moins qu'à nous arracher un jugement dans lequel il serait dit que le 2 décembre est conforme à la morale publique et que les gens qui sont tombés à la barricade du droit ont été justement frappés. Je ne m'abaisserai pas à démontrer que ce que nous avons fait est conforme aux lois. Depuis dix-sept ans vous êtes maîtres de la France ; vous n'avez jamais osé, quelle qu'ait été votre jactance, célébrer le 2 décembre comme un anniversaire national quand tous les gouvernements fêtent le jour de leur avènement."

Il fallait un grand courage pour faire entendre un tel langage à cette époque où la presse était bâillonnée, et tout semblant d'opposition aux auteurs du coup d'état, écrasée. Les paroles de Gambetta eurent un écho immense en France et son audace lui valut un siège au corps législatif en 1869. Gambetta, né en 1838, n'avait alors que 31 ans. C'était le plus jeune des ennemis de l'empire au parlement, mais non pas le moins redoutable.

Arrivé au Parlement, le jeune avocat fit de son mieux pour seconder MM. Thiers, Simon, Favre, qui sapaient sans relâche le colosse aux pieds d'argile : l'Empire de Napoléon III. Après l'effondrement qui suivit Sedan,

M. Gambetta accourut à l'Hôtel-de-Ville, et entra dans le gouvernement improvisé de la défense nationale.

* *

C'est dans les moments de crises que les ambitieux surgissent, et Gambetta le savait bien. Aussi, il ne pouvait trouver un temps plus propice pour se produire et arriver au pinacle. La France venait de perdre ses deux grandes armées ; Sedan et Metz l'avaient laissée presque sans défenseurs. Gambetta se dit qu'il frapperait la terre et qu'il en sortirait des légions. Bloqué dans Paris par les Prussiens, il monte en ballon et va prendre pied à terre à Tours, pour organiser la défense nationale. Partisan de la guerre à outrance, il croit, avec bien d'autres, que la République de 1870 peut renouveler les prodiges de la République de 93, battant les armées de l'Europe coalisée ! Hélas ! les temps sont changés : Carnot, l'organisateur des valeureuses légions d'alors n'est plus. Il manque aussi des généraux comme Bonaparte, Moreau, Hoche, Kellerman. Ce sont les Allemands qui ont cette fois les organisateurs et les généraux ! On sait ce qu'il advint de cette levée de boucliers ; ce fut une vaste hécatombe ; un massacre de conscrits. Après des efforts suprêmes, il fallut accepter la loi du vainqueur, céder deux provinces du territoire français à l'Allemagne. L'homme qui signa ce traité, Jules Favre, un des membres du gouvernement de la défense nationale, avait juré, quelques semaines auparavant, qu'il ne céderait " pas un pouce du territoire, pas une pierre de nos forteresses."

Un jour, M. Thiers, parlant du rôle joué alors par Gambetta dans l'organisation de la défense nationale, déclarait que c'était l'œuvre d'un " fou furieux " ! Aussi, Gambetta n'était pas tendre pour l'ancien ministre de Louis-Philippe, qu'il appelait cheval de renfort, petit bourgeois, etc., etc. Malgré cet échange d'aménités, MM. Thiers et Gambetta devinrent plus tard de grands amis..... politiques.

Nous voici arrivés à la Commune. M. Thiers, installé à Versailles, est devenu le maître de la France. La Commune éclate, la queue de Gambetta applique ses principes. Le rusé avocat lâche ses amis et s'en va passer quelques semaines à St-Sébastien, sous les oranges, laissant M. Thiers et son futur ami, le marquis de Galifet, aux prises avec l'émeute. Les frères et amis d'un côté, et ses adversaires de l'autre, lui ont souvent reproché sa fugue si opportune pour lui. Il ne pouvait pas égorger ses amis, et il était trop fin pour se mêler à une partie perdue d'avance. Il a toujours excellé à laisser les courageux, ou si l'on veut les naïfs, se compromettre et à se servir de paravents !

M. Thiers, l'ancien monarchiste rallié au régime nouveau, avait dit : " La République sera conservatrice ou elle ne sera pas." Le vieil homme d'état, que ses principes n'ont jamais gêné, tenait ce langage pour se conformer aux idées qui avaient cours alors. On sait qu'à cette époque l'Assemblée Nationale était éminemment conservatrice. On sait qu'il n'a tenu qu'aux monarchistes d'amener une seconde restauration. Tout était prêt pour faire monter le comte de Chambord sur le trône, lorsque fut soulevée la question de savoir si Henri V garderait le drapeau tricolore ou adopterait le drapeau blanc de l'ancienne monarchie, ce qui fit tout manquer.

Gambetta commença dès lors à battre en brèche la République conservatrice, et il fit si bien et les monarchistes si mal, qu'à l'heure qu'il est cinq cents députés républicains ont remplacé les cinq cents députés monarchistes de 1870 ! La lutte a été longue mais sûre ; chaque changement de ministère amenait au pouvoir une nuance républicaine de plus en plus accentuée.

On peut juger du progrès accompli dans le sens de l'idée révolutionnaire par ce fait que la République, à ses débuts, accordait la liberté de l'enseignement supérieur, que les régimes précédents avaient refusée, et que cette année elle a proscrit cette même liberté en chassant de France 7,000 instituteurs religieux, et en fermant tous leurs établissements d'éducation.

* *

Le monde a vu l'âge de fer, les siècles de ténèbres,

et que savons-nous encore ; si la postérité s'avise jamais de qualifier notre époque, elle dira sans doute que c'était le siècle des bavards. Ce sont les avocats, les beaux parleurs qui, aujourd'hui, gouvernent le monde ! Soyez savants, hommes de gouvernement, grand administrateur, vous n'aurez guère d'influence sur les masses, si avec tous ces talents vous ne comptez pas celui de la parole. Et quelquefois, pour le pas dire souvent, l'art de bien dire tient lieu de tout. Nombre de grands hommes n'ont eu à leur service, pour arriver aux plus hautes positions, que de belles phrases et un bel organe.

Le chef du parti républicain possède cet art à un haut degré. C'est l'éloquence populaire fait homme ! Voix tonitruante, figure expressive, gestes énergiques, phrases claires et frappantes : il a toutes les qualités qui charment la multitude et la subjuguent. Il apporte à la tribune l'ardeur des méridionaux et cette verve, cette chaleur si puissante sur un peuple impressionnable. Il excelle parfois à mouler sa pensée dans une forme pittoresque, à lui donner un tour qui la fait ressembler à un axiome, à une formule concise, résumant toute la pensée d'un discours, peignant toute une situation. Après avoir attaqué McMahan au lendemain du 16 mai, dénoncé le coup d'état du maréchal, il se résume par ces mots : *Il faut se soumettre ou se démettre*. MacMahon se démit. Qui ne connaît sa terrible déclaration de guerre au clergé, à la liberté de conscience : " le cléricalisme, voilà l'ennemi ! " cri de guerre odieux, appel à la persécution qui n'a été que trop entendu !

Comme tous les hommes qui parlent d'abondance et souvent, M. Gambetta se laisse aller à des incorrections de langage dont s'amuse ses adversaires.

Pour notre part, nous trouvons que ses discours sont bien appropriés à ses auditeurs. Toujours en situation, fuyant les hors-d'œuvre, Gambetta intéresse par sa manière vive et primesautière de traiter la question, mais comme fond, c'est pauvre. N'y cherchez ni largeur de vues, ni grandes idées politiques. On met ses discours en volumes cependant, mais qui les lira dans quelques années ? On étudie Mirabeau, Thiers, Berryer, mais Gambetta, il faut l'écouter. Ses discours doivent surtout leur plus grand succès à sa voix, à l'actualité, à son talent de mise en scène. L'effet qu'il produit est singulier, surtout lorsqu'il parle en présence de contradicteurs. Alors, il écume, il rugit ; sa figure s'imprime d'une énergie sauvage, et son seul œil vivant, lançant des éclairs, imprime à son masque de cyclope un aspect effrayant. Il fallait le voir, l'été dernier, à Belleville, en présence de ses anciens amis hurlant : à la porte Gambetta ; il fallait l'entendre tonner dans un langage des plus vulgaires, tout en brandissant un énorme gourdin : " Tas de gueulards je vous connais, esclaves ivres, je vous traquerai jusque dans vos repaires." Ceux qui étaient présents à cette lutte, entre la canaille de Belleville et son ancien fétiche, ne l'oublieront jamais.

Voilà l'homme qui gouverne aujourd'hui la France, voilà l'homme plus puissant que ne le fut jamais Napoléon. Quel usage fera-t-il de son pouvoir ? Les uns—ils sont nombreux—veulent voir en lui l'homme de la revanche. C'est assez l'opinion en Allemagne, mais il est à présumer qu'en face de l'Italie hostile, réconciliée avec l'Autriche, en face de l'Allemagne, alliée à la Russie, Gambetta jugera prudent d'ajourner l'exécution de ses projets belliqueux.

Gambetta est le seul homme en France qui ait fait preuve d'une grande habileté politique, depuis la mort de M. Thiers. Chef du parti républicain, il l'a discipliné, aguerri, mené à la bataille et enfin à la victoire, bien qu'il eut au début de la lutte des obstacles énormes à vaincre. Mais les ennemis de la République, monarchistes et impérialistes, ont multiplié leurs divisions, à mesure que le parti républicain faisait taire les siennes. Ses admirateurs ont jugé que ses succès le mettaient au rang des grands hommes d'état de l'Europe. Mais ce jugement ne sera ratifié ni par ses contemporains ni par la postérité. Il y a loin du chef républicain à Bismark, D'Israëli et Gladstone. Aucun de ces hommes n'aurait persécuté la religion de la majorité du peuple ; aucun n'aurait manœuvré de sa façon à isoler

la France en Europe, lorsque la Russie et l'Autriche ne demandaient qu'à se rapprocher de la République.

Le dramaturge Victorien Sardou faisait jouer jadis une pièce dont le héros n'est autre que M. Gambetta lui-même, dit-on, déguisé sous le nom de Rabagas. C'est un avocat révolutionnaire qui mène l'émeute, élève des barricades au grand désespoir du prince. Celui-ci est à la veille d'abandonner la partie, lorsqu'on lui conseille de faire de Rabagas son premier ministre. Cela le brouillera avec les siens, le forcera à devenir un ami de l'ordre. "Il est révolutionnaire, disent les conseillers du prince, parce qu'il n'a rien. Partageons avec lui et il deviendra conservateur. Invitons-le à dîner, dès qu'il en sera, soyez tranquille il ne renversera pas la table!" Le prince suit ce conseil, Rabagas devient premier ministre et finit par sabrer les émeutiers! Si cette théorie de M. Sardou pouvait être vraie, quel bonheur pour la France! La comédie n'est pas encore près de devenir de l'histoire; il est vrai que M. Gambetta s'est brouillé avec ses électeurs, les "gueulards, les esclaves" de Belleville, mais malheureusement, ce ne sont pas les seuls amis compromettants de M. Gambetta; il lui en reste bien d'autres avec lesquels il n'a pas l'air de tenir à se brouiller.

A.-D. DECELLES.

CHOSSES ET AUTRES

Un journal italien donne sur l'origine de Gambetta, dont il est question dans une autre partie du journal, les détails qui suivent :

"A la fin du premier empire, trois familles italiennes vinrent s'établir à Cahors.

"L'une de ces trois familles était celle de Gambetta. Elle est originaire de Celle-Ligure, petit village situé sur le chemin de la Corniche, entre Gênes et Savonne. Gambetta signifie en italien : petite jambe. La famille qui porte aujourd'hui ce nom s'appelait autrefois Baccho. Le bisaïeul de Léon reçut le sobriquet de Gambetta parce qu'il avait une jambe plus courte que l'autre. Un Baccho qui se disait son proche parent, ayant été au service d'une bande de brigands, fut pris, condamné à mort pour vol, incendie et assassinat, et pendu haut et court sur la place de Gênes. Cet événement tragique décida M. Joseph Baccho à demander l'autorisation de remplacer son nom de Baccho par son surnom de Gambetta. Ce qui lui fut accordé.

"Vers l'an 1818, Jean-Baptiste Gambetta, grand-père de l'ex-dictateur, s'établit à Cahors, où il ouvrit un commerce de faïences, pâtes, huiles, savons, tabacs, fruits secs, fruits confits et autres articles de provenance méridionale.

"Trois enfants encore jeunes l'accompagnaient, Michel, Paul, Joseph. Ce dernier est le père de Léon Gambetta.

"Au bout d'un certain temps le grand-père, J.-B. Gambetta, dont le génie commercial ne pouvait obtenir les faveurs de la fortune, regagna l'Italie où son fils Paul se rendait de temps à autre et où il avait conservé une petite maison pour servir au dépôt des marchandises."

* *

Nous nous sommes toujours beaucoup, nous, Canadiens, occupés de la France, intéressés à tout ce qui se passe chez elle. La France ne nous a guère payé de retour, au moins jusqu'à ces derniers temps, comme c'était assez naturel. Nous étions si peu de choses et elle avait tant de sujets de préoccupation en Europe! Mais aujourd'hui, nous ne sommes pas des inconnus pour elle, et tous les jours il est question de nous là-bas.

Les deux derniers courriers d'Europe nous apportent quatre revues dans lesquelles il est question de nos écrivains. Nous avons déjà dit que la *Revue du Monde Catholique* parlait en termes flatteurs de la *Revue Canadienne*, de Montréal, et de nos écrivains en général. Le dernier numéro de l'*Exploration* reproduisait un article de M. Sulte, intitulé : *Une page d'histoire*. Le *Polybiblion* du mois d'octobre consacre une page au volume de poésies de M. Fréchette : *Les Fleurs Boréales*, couronnées par l'Académie française. La *Revue des deux Mondes* s'occupe du *Glossaire franco-canadien*, de M. Dunn. Elle le cite au cours d'une étude sur deux dictionnaires de l'argot et de la langue verte, l'un de M. Lorédon Larchey, et l'autre de M. Rigaud. L'auteur de l'article fait, entre quelques mots de l'argot et des mots tirés du *Glossaire*, des rapprochements assez curieux :

"A ce propos, nous avions récemment l'occasion de feuilleter un petit livre, un *Glossaire franco-canadien*, qui vient en droite ligne de Québec. Et nous remarquons que beaucoup de mots qui sont aujourd'hui de l'argot le plus pur, l'argot le plus pur est l'argot le plus grossier—comme *jaspinier*, par exemple, dans le sens de murmurer, et comme *margoulette* dans le sens de bouche ou de visage, y figurent, le premier comme importé du picard et le second comme importé du normand. Il est probable cependant que la langue littéraire conti-

nuera de les repousser. Quelques mots dans ce même *Glossaire* ont la mauvaise physionomie des mots de l'argot classique. Tel est avec sa sifflante initiale et ses syllabes sourdes, le mot de *sourlinguer*, dans le sens de rendre quelqu'un à la raison; je ne le trouve ni dans le dictionnaire de M. Rigaud, ni dans le dictionnaire de M. Larchey. Mais j'y trouve en revanche quelques locutions de la forme *être bu*, c'est-à-dire être pris de boisson, ou être *lingé* pour être fourni de linge, qu'il est difficile de ne pas rapprocher des tournures canadiennes suivantes : *être foncé* pour être en fonds et *être fortuné* pour avoir de la fortune. J'y relève une troisième : *être gazetté* pour être mis dans la gazette, dont je rapprocherai la forme et peut-être la date de l'expression d'autrefois *être chansonné*, pour être mis en chanson. Si ce n'était cette dernière, les autres pourraient être considérées comme autant d'anglicismes."

* *

On annonçait à Paris, l'été dernier, qu'un musicien de grand talent, Cœdès, venait de perdre la raison. On dut l'enfermer dans une maison de santé. Dans sa folie, le malheureux se croyait riche à millions. Les derniers journaux arrivés de Paris nous apprennent que le célèbre caricaturiste, André Gill, vient d'être atteint d'aliénation mentale, et qu'il se figure, lui aussi, être riche comme Rotschild.

Les cas de folie dans le milieu artistique et littéraire de Paris deviennent de plus en plus nombreux, et la maladie s'attaque à des cerveaux des mieux doués. Il ne faut pas guère s'en étonner lorsqu'on songe à l'atmosphère fiévreuse dans laquelle vit tout ce monde des lettres et des arts. C'est la vie à grandes guides, succédant souvent à la plus noire misère; c'est le travail à outrance et la jouissance effrénée des plaisirs de la vie! Quelle cervelle ne se détraquerait pas au milieu d'une existence aussi surmenée? Et puis il y a cette course à la fortune qui aiguillonne ces natures impressionnables et elles font naufrage sur le désappointement.

Albert Wolf, du *Figaro*, attribue surtout ces cas de folie à l'amour malheureux des richesses. Passons-lui la parole un instant :

"Les journaux annoncent l'état d'aliénation mentale de ce pauvre André Gill, dont les caricatures ont fait rire tout Paris; la nouvelle m'a peu surpris, je l'avoue; de loin j'ai vu venir ce désastre qui me peine, mais dont je ne suis pas étonné; j'ai vu se dessiner le germe de ce mal aux expositions annuelles, quand ce rieur me disait avec conviction :

"—Vous ne rendez pas assez justice à mon immense talent de peintre. Vous y viendrez quand j'aurai un hôtel avenue de Villiers, et que je gagnerai trois cent mille francs par an, comme les camarades."

"Ce que me disait là le pauvre Gill, d'autres, en apparence encore raisonnables, me le répètent à tout instant. Pas plus tard que la semaine dernière, un jeune artiste d'un rare mérite, mais qui sort à peine de la noire misère où il a vécu, m'a fait le même aveu. Il n'y a pas à dire, les cerveaux de nos contemporains sont hantés par la fièvre du million et, du train dont vont les choses, nous aboutirons forcément, avec le temps, à une Société d'aliénés avec le docteur Blanche, à l'Elysée, comme Président de la République des fous, la quatrième et dernière incarnation de cette forme de gouvernement. Peut-être bien la mort intellectuelle de ce pauvre Gill vient-elle un peu de cette République qu'il a tant aimée et à l'avènement de laquelle le pamphlétaire du crayon n'a pas peu contribué.

"La troisième République s'enorgueillit d'avoir pour elle les grandes fortunes! La vérité est que ce n'est pas une République de va-nu-pieds; c'est une République riche et surtout une République d'enrichis. Le républicain de 1881 est un millionnaire, ou il désire le devenir. Je sais bien qu'au fond de la société grouillent toujours des millions de pauvres hères qui se font envoyer sur les pontons pour trois francs par jour.

"Mais encore un coup ce ne sont pas là les républicains modernes; ils sont ailleurs: dans les palais somptueux, dans les grandes compagnies financières, dans les victorias attelées en poste, qui vont à la campagne, dans les landaus à ressorts moelleux qui roulent vers le Bois, dans toutes les grosses affaires, dans toutes les émissions, dans toutes les majorations d'actions, dans tous les conseils d'administration, partout où le fameux million se dessine et où l'amour du lucre éclate avec frénésie.

"Non, je n'entends pas entreprendre ici un pamphlet contre les institutions politiques; je vois plus haut; je cherche à dégager de mon temps, non des conclusions au bénéfice d'une dynastie quelconque, mais au point de vue de la philosophie des peuples en général. Or, pour le moment, en dehors de toute considération spéciale de politique, je vois mon temps ou du moins ceux qui le dirigent, épris d'une seule idée, celle de faire fortune par les moyens les plus rapides; je constate la folie d'argent qui, sous la République, prend des proportions plus grandes encore que sous la monarchie, qui s'empare des cerveaux les plus robustes

et renouvelle dans les beaux quartiers de Paris la fameuse danse autour du veau d'or, dont il est question dans la Bible, au temps des Pharaons.

"Il est un fait incontestable, c'est qu'à aucune époque de l'histoire française, on n'a assisté à une pareille danse des écus. Jamais, au plus fort de la corruption impériale, on n'a vu toutes les classes de la société atteintes de la même folie des millions. Pourquoi les artistes échapperaient-ils seuls à ce fléau? Comment un brave garçon de talent comme Gill, qui est parti en sabots avec ses contemporains, qui tiennent maintenant le haut du pavé, se résignerait-il éternellement à toucher, une fois par semaine, le modeste salaire de son travail. Et qui peut être surpris, si dans le trouble général des intelligences et des consciences, il faut de temps en temps enfermer dans un hospice de fous, un pauvre diable qui a l'ambition du million aussi bien que ses camarades?"

* *

La langue française si claire, si philosophique, a parfois des bizarreries. En voici qui ressortent de la question suivante, posée par un journal français :

"Pourquoi, dans "sens commun", le mot *sens* se prononce-t-il *san* : et pourquoi ce même mot se prononce-t-il *sance*, dans "sens moral?"

* *

Le *Figaro* parle de l'arrivée de la princesse de Galles à Paris, à laquelle le grand monde a fait fête.

"Peut-être s'embellit-il par amour-propre national, dit cette feuille, pour saluer l'arrivée de la princesse de Galles, "cette tant douce beauté, fille du roi de la Mer," qui ajoute, quand elle paraît, une lueur de poésie au cadre qui l'environne.

"On l'a vue au bois hier et aujourd'hui. Beaucoup de voitures très fringantes et vraiment de bon style, rendaient à l'allée des Acacias sa physionomie mondaine. Les toilettes d'automne très réussies.

"Où vont-elles chercher des choses si nouvelles, ces jolies femmes?"

"J'indique un petit costume demi-Louis XV et demi-moderne en drap gris de souris effrayée, garni sur la jupe, au corsage et à la veste, d'une broderie épaisse et précieuse comme de l'orfèvrerie—en soie d'argent sur drap souris."

Cette couleur, gris de souris effrayée, me laisse rêveur. Il faut absolument que j'en attrape une pour la voir cette couleur.

* *

Un mot sur la mode d'automne à Paris :

"Beaucoup de costumes de laine d'une touchante austérité, faisant songer avec leurs teintes carmélite, évêque, capucin, bleue sombre et noire, à Mme La Vallière ou aux chanoinesses de Remiremont."

* *

On fait de l'esprit de nos jours, mais nous doutons qu'on arrive à d'aussi jolis résultats que le chevalier de Boufflers, qui vivait il y a cent ans.

Une dame lui demandait pourquoi il avait deux montres. Il répondit :

—L'une avance, l'autre retarde. Je regarde la première quand je vais vous voir, et la seconde quand il faut vous quitter.

Je crois même qu'il a répondu en vers—mais la poésie, cette fois là, était dans le cœur plutôt que dans les mots.

"UN COUP DE MAIN," tableau de M. Renouf

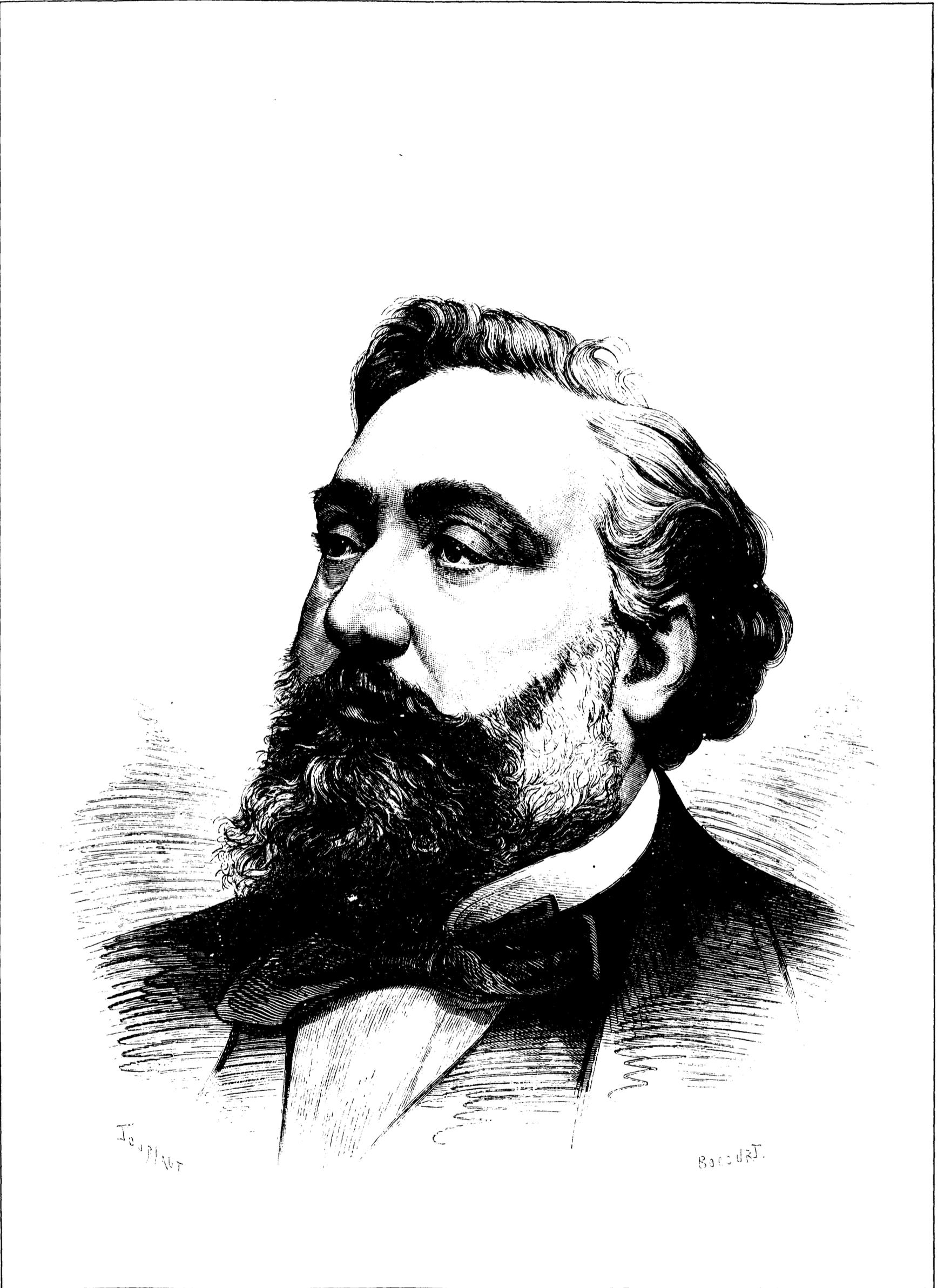
(Voir gravure)

Un grand-père et une petite-fille. Pendant que le bonhomme tire la grosse rame, la petite fillette, de ses petites menottes, cherche à lui donner assistance. Cela s'appelle très spirituellement : *Le coup de main*.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGale, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

ATTENTION.—A l'occasion de la grande Exposition Provinciale, la maison GRAVEL & THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine, vendra pendant tout le mois de septembre, à 25 par cent meilleur marché, toutes ses marchandises d'été. De plus, venant de recevoir son importation d'automne consistant dans les plus magnifiques Tweeds, le meilleur choix d'étoffe à manteau qu'il soit possible de trouver. Le département des dames est au complet : Etoffes à robe, Flanelles, etc., etc., dans les meilleures qualités et les plus belles nuances. Chapeaux dans les derniers goûts et confectionnés de la manière la plus élégante.

Belle occasion, temps de spéculation pour tous, venez donc acheter à bon marché chez Gravel & Thibault, car cette établissement, qui n'est ouvert que depuis un an, peut cependant se mettre au rang des bonnes maisons de commerce de la rue Ste-Catherine.—J. A. GRAVEL. A. THIBAUT.



LÉON GAMBETTA

LES HOMMES FORTS

L'Opinion Publique a publié jadis des portraits à la plume, écrits par M. A.-N. Montpetit ; et les journaux se passent le droit de les reproduire, depuis cinq ou six semaines. Comme bien d'autres, j'ai connu les hommes forts que la verve de mon ami rend de nouveau populaires.

J'ai vu Grenache lever la jambe et casser du bout de son pied le bras d'un colosse qui s'avavançait sur lui, armé d'un bâton.

J'ai vu Duhaime prendre à pleines mains et sortir de la foule un batailleur redouté, puis, le replantant sur ses quilles, lui dire avec une bonhomie charmante : " Comportez vous mieux — ce n'est pas joli."

Le capitaine Labelle me montrait un jour une chaloupe attachée à l'arrière du *Québec* : " Vois donc, me dit-il, l'imprudence des promeneurs : à peine aurons-nous fait deux tours de roue que la vitesse du navire fera chavirer cette embarcation comme une mitaine." J'avisai Montferrand qui rôdait aux environs et, en deux mots, lui contai l'affaire. Il sourit, empoigna la chaîne qui retenait la chaloupe, tira à lui, en goguenardant, et embarqua " toute la boutique " à bord du *Québec*, en moins de rien. Ce fut une affaire d'importance lorsqu'il s'agit de mettre à terre ce " passager " que cinq hommes remuaient avec peine.

J'ai vu Javotte Rouillard emporter sur son épaule un cochon gelé qui pesait trois cents, et que le boucher, propriétaire de la pièce, avait fait placer, par malice, en travers du chemin de la dite Javotte. Sachez que nous avons aussi nos femmes fortes ! Javotte tenait de son père une puissance de muscles qu'elle a transmise en partie à son garçon, Joseph-Marie, noyé l'année dernière pour avoir trop présumé de sa résistance à la fatigue.

Le grand-père Rouillard s'attelait un jour sur un " bateau du roi," et le montait sur la grève, mais voyant qu'on lui marchandait son salaire, il repoussait le bateau au fleuve—ce que dix hommes n'eussent pas été capables d'exécuter. C'est le même qui, d'un coup de poing, tuait raide un soldat anglais, au milieu d'une cinquantaine de ses camarades insurgés contre leur commandant.

Et Cadet Blondin ! qui portait la charge de trois hommes dans les portages. En voilà un voyageur ! Vers 1820, alors que les compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson étaient en guerre, il cherche refuge, par un soir de tempête, dans un poste de la compagnie rivale. Personne ne le connaissait en cet endroit, mais on voyait bien à ses allures qu'il n'était pas de la " compagnie." Un quolibet n'attendait pas l'autre. Cadet se brûlait les sangs. Après avoir fumé la pipe, quelqu'un lui demanda de prendre un petit baril qui se trouvait dans un coin et de le lui passer. Il voulut faire la chose poliment, mais bernique ! l'objet lui glissa entre les doigts. Et les compagnons de rire aux éclats. C'était mettre le feu à la poudre. La poudre c'était Blondin. Quand au baril, il était rempli de balles. En deux secondes, l'hercule se baissa, enleva le malencontreux paquet et le lança contre le pilier qui supportait la toiture. Tout croula comme si une bombe y passait. " Et maintenant, dit-il, couchez dehors ; mon nom est Cadet Blondin."

Les anciens m'ont raconté que, durant la guerre de 1812, un détachement des artilleurs royaux passant à Yamachiche, y avait fait halte pour souper. C'était l'hiver. Sur des traîneaux on avait placé les bouches à feu, et sur d'autres les boulets. Quelques gaillards voulurent s'amuser aux dépens des gens du pays. Trois ou quatre entrèrent chez Blondin, et, sans dire bonjour ni bonsoir, enfilèrent l'escalier du premier étage. Aux cris des femmes, Cadet accourut. Le premier soldat qu'il saisit passa par la fenêtre, emportant vitres et barreaux, le second de même ; les autres s'échappèrent. Ce fut le signal d'une levée de baïonnettes, pour ne pas dire de boucliers. Les militaires n'entendaient pas avoir le dessous. Cadet, voyant sa maison cernée, s'échappa et courut vers les traîneaux—suivi de toute la bande. Alors commença une scène épique—un chant d'Homère.—Le Canadien empoignait les boulets, et de son bras formidable, les lançait comme eut fait un canon bien servi. Ce n'étaient point des boules de neige. Bras, jambes, etc., tout se brisait au contact de ces terribles joujous. Le quart de la troupe resta à l'hôpital. Il ne séjourna plus de " réguliers " à Yamachiche durant la guerre.

Je me demande si la force physique est héréditaire dans certaines nations, certains individus, certaines localités.

Oui et non.

Tout dépend de l'influence des milieux.

Suivant les conditions auxquelles est soumise ou se soumet une nation ou une famille, il vient un moment où cette nation, cette famille produit sa fleur. Depuis Adam c'est l'histoire des hommes. Le Canada n'échappe pas à la loi générale. Grenon, Blondin, Montferrand, Grenache, Rouillard, et d'autres, bien connus, ont été l'épanouissement d'autant de lignées ou familles qui,

avant comme après eux, ne surent produire un type susceptible de leur être comparé. C'est une fois pour toutes—bien qu'il se présente des quasi exceptions, car il y a, d'une génération à l'autre, progression ou décadence graduées et mesurées, rarement subites. Le père d'un homme fort est plus qu'un " homme du commun," et le fils d'un être extraordinairement doué vaut presque toujours son grand-père.

S'il arrive parfois que, à un siècle de distance, le phénomène de la force musculaire se reproduit, c'est que, durant cet intervalle, la famille s'est retrempee à des sources favorables et que la charpente humaine, muscles, nerfs et os, a emmagasiné, pour ainsi parler, des vertus nouvelles qui, un bon jour, se concentrent dans un second individu constitué comme l'était le premier. C'est encore influence du milieu, ou des circonstances si on préfère cette expression.

Ces circonstances, cette influence, que sont-elles ? L'air, le sol, le manger, le boire, la vie que l'on mène—en un mot l'hygiène.

Pourquoi dit-on que changer d'air est toujours excellent ? Parce que l'air n'est pas le même à dix ou vingt lieues de chez nous. Les émanations de la terre varient d'une manière étonnante. L'eau qui coule partout n'est pas la même partout, il s'en faut. Un site exposé au nord nous impressionne plus ou moins qu'un autre ouvert à l'est ou au midi ou à l'ouest. Les frêles, qui se ressemblent tant, diffèrent entre elles par les essences qui les peuplent. Les cultures ont des effluves particulières à leurs espèces, et celles-ci subissent encore des modifications, suivant les sols où elles poussent.

La nature est un grand laboratoire de chimie, composé de salles, de compartiments, de corridors. Il s'agit de tomber dans la bonne chambre. Ainsi, trente familles vigoureuses venues de France, il y a deux cents ans, ont habité une seigneurie privée des conditions requises pour le développement de la vie animale ; aujourd'hui, elles ne nous présentent pas un homme fort—ils sont tous de l'ordre moyen ; peut-être même ont-ils dégénérés au-delà de ce terme. Dans un territoire voisin, trente familles, originairement d'un type moyen, ont vécu sous des influences plus favorables : c'est aujourd'hui une pépinière de fiers-à-bras. Telle paroisse est renommée à cause de ses " bons hommes " ; telle autre, à côté, n'a rien de pareil—c'est logique. L'organisme humain ne nous rend que ce que nous lui prêtons.

Dans l'ensemble, les Canadiens-Français ont acquis en Amérique une force musculaire qui dépasse celle de leurs cousins de France. Les voyages si célèbres de nos compatriotes ont fourni à la race canadienne un contingent énorme de vigueur physique. Ce jeune pays, avec son climat sain, son agriculture, ses forêts résineuses, ses eaux si vives et si pures, la quiétude qu'il répand dans les esprits, sa nourriture abondante et riche par elle-même, a rafraîchi le sang des colons, calmé leurs nerfs, affermi leurs muscles, fortifié leurs os.

Il n'est pas nécessaire d'être savant pour comprendre cela : le chiffre du groupe que nous formons en dit assez. Trouvant un milieu favorable à sa propagation, le Français s'est propagé. C'est de cette manière qu'il a tourné Canadien. Dans un bon nombre de centres il est même devenu d'une trempe exceptionnelle. De là les hommes forts de M. Montpetit.

La gloire nationale se compose de plus d'un élément. Donnez-nous des corps robustes, je vous promets des esprits supérieurs. Ceci n'est pas une formule que j'invente. La science l'entend ainsi. Il existe une école qui affirme que l'intelligence est surtout remarquable chez les individus dont le père, le grand-père ou le bisaïeul ont été cultivateur ou forgeron. Quel joie pour les rédacteurs de *L'Opinion Publique*—par ils descendent tous de la faucille ou du marteau.

BENJAMIN SULTE.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 1er novembre 1881.

Il y a plus de dix ans que nous n'avons pas vu une température aussi douce pour la saison : nous voici à la Toussaint, et les arbres sont toujours verts, les fleurs encore épanouies, et le ciel, ainsi que le baromètre, désespérément au beau fixe.

Ce phénomène météorologique, qui certainement peut être très agréable aux promeneurs fashionables, a, par malheur, desséché nos campagnes et compromis l'industrie dans une foule de ses branches.

A New-York, notamment, nous sommes menacés d'une disette d'eau.

Sans eau nous ne pouvons rien faire,
Et le barbier le plus raseur
Ne pourrait point nous satisfaire
Pas plus que monsieur le brasseur.
Le tempérançier tout livide,
Le sillon, la fleur, le ruisseau,
Demande au nuage aride
De l'eau, de l'eau, de l'eau !

Sans eau le baobab superbe,
L'âne, le singe et le savant,
L'épi divin et le brin d'herbe
Seraient balayés par le vent.

Ce qui rajoint notre terre
Et que je crains pour mon chapeau,
Ce qui profanerait mon verre,
C'est l'eau, c'est l'eau, c'est l'eau !

* *

Au moment même où j'achevais ce deuxième couplet, la pluie, que tout le monde demandait, s'est mise à tomber à torrents.

Si j'avais fait la chanson entière, nous aurions eu une inondation, c'est sûr.

O puissance de la poésie !

Mais quand il tomberait des hallebardes, cela n'empêcherait pas le—tout New-York—d'aller recevoir les délégués français, et moi-même de leur serrer la main. Oh ! je voudrais déjà être à vendredi prochain, à Terrace Garden !

Voilà certes un magnifique sujet pour une chronique. Que de phrases à effet je pourrais y trouver !

Que de pages le *Courrier des Etats-Unis* a déjà consacré à ces chers compatriotes, qui sont aujourd'hui encore les hôtes de la nation !

En vérité, les rédacteurs de ce journal se sont surpassés ; après eux, il ne reste plus rien à glaner !

* *

La presse de New-York fait ses gorges chaudes d'une piteuse aventure arrivée à Humbert Ier, lors de sa visite à l'empereur d'Autriche.

Il paraît que ce roi a des moustaches énormes et un plumet monumental.

Au moment de passer la revue des troupes, l'empereur François-Joseph invita gracieusement son hôte italien à monter le cheval qu'il voudrait bien choisir dans un assez grand nombre amené sur le champ de manœuvre à cet effet.

Ce roi barbu et panaché s'avance donc gravement au devant du coursier dont il veut faire sa monture ; celui-ci regarde avec effroi son grand plumet, secoue la crinière et se met à ruer comme un âne à qui l'on veut mettre le bât.

Humbert, qui se soucie peu de recevoir une ruade, porte le regard sur une belle jument hongroise qu'un valet galonné tient par la bride.

Déjà il est à deux pas d'elle ; encore une minute, et il va l'enfourcher.

Mais voilà que la pauvre bête aperçoit, à son tour, le grandissime plumet, l'effrayant panache que le vent fait ondoyer.

Pif, paf, patatras ! voilà la jument qui caracole et saute comme un bélier, se lève droite sur ses pieds de derrière et veut mordre le roi.

On avouera que c'est jouer de malheur !

Comment ! voilà un monarque qui loge au Capitole, courbe sous son sceptre la Sicile, Rome et Venise, tyrannise le Saint-Père, inquiète la France et cependant bat en retraite devant un cheval !

Corpo di Bacco ! c'est trop fort !

L'empereur d'Autriche, qui riait sous cape de sa mésaventure, lui conseilla alors de quitter son chapeau et de monter à cheval tête nue.

Grâce à cette politesse inusitée, le roi pu s'approcher d'un superbe alezan, monta en selle prestement et remit ensuite son chapeau.

A part ce petit incident, le roi d'Italie n'a eu qu'à se louer de l'accueil qu'il a reçu de la population de Vienne et de l'empereur François-Joseph !

* *

Il paraît que le volume imprimé à Québec, dont monsieur Lefavre, consul général à New-York, est l'auteur, est toujours très remarqué.

Le fameux poème de Longfellow, *Evangéline*, a été traduit en français avec bonheur.

On dit que c'est ravissant ! Nous sommes vraiment flattés d'avoir un consul aussi lettré !

Il me souvient d'avoir songé, il y a trois ans, à cette œuvre à la fois séduisante et difficile. Je voulais absolument doter *L'Opinion Publique* d'une traduction en vers de ce charmant poème qui est la gloire des Acadiens et le pilori des Anglais. Je n'ai pas le volume de M. Lefavre. Ceux qui le possèdent, ne manqueront pas de s'arrêter devant le portrait d'Evangéline dont je fus amoureux autrefois.

Il serait intéressant de comparer les deux traductions. En attendant que *L'Opinion Publique* donne des extraits du livre de M. Lefavre, moi j'offre comme curiosité le portrait, à ma manière, du vieux Bellefontaine et de sa fille :

Tout auprès de la mer une blanche maison
Élève son profil sur le clair horizon
C'est là que nous trouvons le vieux Bellefontaine,
Le plus riche fermier de cette vaste plaine ;
Un robuste vieillard, chène au sommet blanchi,
Mais qui devant le temps n'a pas encoir fléchi,
Ce qui donne à son front un orgueil légitime,
A son foyer le luxe et le bonheur intime,
Ce n'est pas seulement son beau porche sculpté,
Où la Vierge a sa niche et qu'ombrage l'éché,
L'élégant chèvrefeuille et le gai sycamore ;
Ce n'est pas son verger que septembre décore,
Le grand fauteuil de cuir d'où son œil peut tout voir :
La plaine, cet échin, l'Océan, ce miroir ;

Ce qu'il aime le plus, après Dieu, c'est sa fille,
La douce Evangéline !

En elle tout scintille,
Ses grands yeux sont plus noirs que la nuit, et plus clairs
Qu'une étoile. On y voit passer de doux éclairs !
Que voilent ses longs cils effrangés sur sa joue.
Sa brune chevelure en longs anneaux se joue,
Retombe sur son front, encor vierge de plus,
Comme une aile d'oiseau se posant sur un lis.
Qu'elle est pure et modeste avec sa robe blanche,
Son missel à la main, au Saint Lieu le dimanche !
Radiieuse, enivrée et d'encens et de fleurs,
Alors que monte au ciel la voix de l'orgue en pleurs,
Des prêtres, des enfants et des vierges voilées,
Et que le carillon sonne à toutes volées.
Comme les yeux baissés, au confessional,
Elle ouvre les trésors de son cœur virginal ;
Comme dans la grand'rue elle marche décente,
En fichu de dentelle et coiffure normande.
Sa croix d'or suspendue à son cou de satin,
Son beau peigne d'argent qu'elle met le matin,
Son collier d'or massif et ses boucles d'oreilles
—Doux présent d'une aieule et qui sont des merveilles—
Complètent ce portrait.

Mais que sont les bijoux
Pour notre Evangéline ouverte et bonnes à tous
Souffle ou plutôt parfum, âme ou plutôt calice.
Résignée à l'hymen ou prête au sacrifice
Le village ébloui l'acclame avec fierté,
Ange par la candeur, reine par la beauté !

ANTHONY RALPH.

BULLETIN DES DERNIÈRES NOUVELLES

Le Times annonçait dernièrement l'arrivée à Sandrig-
ham de la princesse Louise, accompagnée de mademoi-
selle Vauthier. Il ajoutait qu'elle devait y passer l'hiver.

On annonce que la princesse Louise se rendra à Li-
verpool avant l'arrivée du vapeur *Sardinian*, à la ren-
contre du marquis de Lorne.

L'archevêque de Tuam, Irlande, Mgr MacHale, est
mort le 7 courant à l'âge de 92 ans. Sacré en 1825, il
a été l'ornement de l'épiscopat irlandais et la gloire de
ses compatriotes.

M. Albert Grévy, frère du Président de la Répu-
blique Française, a donné sa démission comme gouver-
neur d'Algérie.

Les premières décisions de la nouvelle Cour établie en
Irlande ont causé une véritable panique parmi les pro-
priétaires, les compagnies d'assurances et les associations
financières, qui ont prêté de l'argent sur hypothèques
dans ce pays. Le revenu tiré des terres est de
\$85,000,000 par année, et on croit que cette somme
sera réduite d'un tiers. Il est facile de prévoir qu'un
nombre très considérable de propriétaires ne pourront
plus faire face à leurs engagements, et qu'ils seront
forcés de vendre leurs terres. On parle d'un syndicat
de capitalistes anglais qui achèterait toutes les propriétés
à vendre, afin de les revendre aux locataires actuels à
des conditions faciles.

Sir Patrick McDougall vient d'être assermenté
comme administrateur du Canada en l'absence de Lord
Lorne. Sir Patrick n'est pas un étranger pour le pays.
On sait qu'il a demeuré près de quinze ans à Upton,
dans le comté de Bagot, où il avait d'immenses proprié-
tés. C'est lui qui a vendu, à la fabrique d'Upton, le
terrain sur lequel s'élève l'église de cette paroisse. Sir
Patrick a laissé les meilleurs souvenirs à Upton. Pen-
dant qu'il remplissait ici l'intérim, en attendant l'arrivée
de Lord Lorne, en 1878, il se promenait dans la rue St-
Jacques, à Montréal, lorsqu'il reconnut un habitant
d'Upton. Sir Patrick fit arrêter sa voiture, héla notre
concitoyen pour lui serrer la main et lui demander des
nouvelles d'Upton ! Il y a nombre de gens moins haut
placés, mais plus *fiers* que Sir Patrick.

Décidément le vent est partout aux élections ; l'Al-
lemagne a eu les siennes, qui ont assez mal tourné pour
Bismarck ; nous avons les nôtres en ce moment, et nos
voisins de l'Etat de New-York ont passé par une lutte
dont les démocrates sont sortis vainqueurs.

La lutte se poursuit avec plus ou moins d'activité
dans notre province. Il y a une foule de comtés où les
candidats sont en retard ; d'autres où ils se montrent
en grande abondance. D'ici à la nomination, le 25
novembre, tout sera revu, corrigé et complété. En
attendant, chaque journal chante victoire pour les can-
didats qu'il patronne. C'est un spectacle amusant, dont
on rit souvent, mais que faire ; ces petites vantardises
sont nécessaires, indispensables ! Poserait-on sa candi-
dature si elle paraissait sans espoir ? S'il est des cir-
constances où les illusions soient permises avant le jour
décisif, c'est bien dans la politique. Il y a tant de dé-
sappointements après, même pour le vainqueur !

Les grands débats auxquels on s'attendait à la
Chambre des députés en France, sur les affaires de
Tunis, n'ont été remarquables que par leur manque de
vigueur. Il n'y a eu que le discours de M. Clémén-
ceau, député radical de Paris et l'ennemi personnel de
Gambetta, qui a obtenu quelque retentissement. Le
ministère moribond fut tiré de son embarras, grâce à
un ordre du jour motivé par l'ex-président de la
Chambre. Le lendemain matin, le 10, M. Ferry et ses
collègues ont donné leur démission. Le même jour
M. Gambetta fut chargé de former un nouveau ministè-
re. En voici la liste :

Gambetta, Premier Ministre ; Cazot, Ministre de la
Justice ; Waldeck Rousseau, Ministre de l'Intérieur ;
De Freycinet, Ministre des Affaires Etrangères ; Paul
Bert, Ministre de l'Instruction Publique ; Rouvier,
Ministre de l'Agriculture et du Commerce ; Cocheru,
Ministre des Postes et Télégraphes. Rien n'est décidé
encore quant aux portefeuilles des Finances, de la
Guerre et de la Marine. On croit que M. Léon Say
ne fera pas partie du nouveau Cabinet. M. Spuller,
dit-on, sera nommé Sous-Secrétaire des Affaires Etran-
gères.

CANDIDATURES

COMTÉS.	M.	I.	O.
Argenteuil.....	Owens.....		Meikle
Bagot.....	Casavant.....		Blais
Beauharnois.....	Bergevin.....	Duranceau.....	
Beauce.....	Blanchet.....		Poirier
Bellechasse.....	Larue.....		Boutin
Berthier.....	Robillard.....		
Bonaventure.....	Riopel.....		Lemieux
Brome.....	Lynch.....		Warren
Chambly.....	Martel.....		Préfontaine
Champlain.....	Dr R. Trudel.....		
Charlevoix.....	A. Tremblay.....		Chouinard
Châteauguay.....			Laberge
Chicoutimi.....			
Compton.....	Sawyer.....	Bélanger.....	
Deux-Montagnes.....	Champane.....		
Dorchester.....	Audet.....		
Drummond.....	Préfontaine.....		Watts
Gaspé.....	Flynn.....		
Hochelega.....	Beaubien.....		
Huntingdon.....		Cameron.....	
Iberville.....		Charland.....	Demers
Jacques-Cartier.....	Lecavalier.....		
Joliette.....	Lavallé.....		
	Guilbault.....		
Kamouraska.....		Letellier.....	Gagnon
Laprairie.....	Charlebois.....		
L'Assomption.....	Marion.....		
Laval.....	Loranger.....		
Lévis.....	Pâquet.....		
	Belleau.....		
L'Islet.....	Marcotte.....	Dupuis.....	
Lotbinière.....	Montpetit.....	Joly.....	
Maskinongé.....	Caron.....		
Mégantic.....	Grant.....	Irvine.....	
Missisquoi.....	Racicot.....	Donahue.....	
Montcalm.....	Magnan.....		
Montmagny.....	Fortin.....	Talbot.....	Bernatchez
Montmorency.....	Desjardins.....		Langelier
Montréal-Est.....	Taillon.....		Perreault
Montréal-Centre.....	Davidson.....		Stephens
Montréal-Ouest.....	Doherty.....		McShane
Napierreville.....	Paradis.....		Lafontaine
Nicolet.....	Houde.....		
	Houde.....		
Ottawa.....	Duhamel.....		
Pontiac.....	Church.....		
Portneuf.....	Brousseau.....		Langelier
Québec-Centre.....		Peachy.....	Rufret
Québec-Ouest.....	Carbray.....		Charleson
Québec-Est.....			Shelby
Québec-Comté.....	Forsyth.....		
Richelieu.....	Leduc.....		
Richmond et Wolf Picard.....			Darche
Rimouski.....	Asselin.....	Arpin.....	Parent
Rouville.....			Bouthillier
St-Hyacinthe.....	Mignault.....		Mercier
St-Jean.....		Arpin.....	Marehand
St-Maurice.....	Desaulniers.....		Remington
Shefford.....			Lafontaine
Sherbrooke.....	Robertson.....		
Stanstead.....	Thornton.....		Lovell
Soulanges.....	Duckett.....		
Témiscouata.....	D. schénes.....		
Terrebonne.....	Chapleau.....		
Trois-Rivières.....	Dumoulin.....		Furcotte
Vaudreuil.....	Lalonde.....		
Verchères.....	Brillon.....		Daigle
Yamaska.....	Wurtel.....		

LES SŒURS

DE CHARITÉ A L'ARMÉE D'AFRIQUE

La *Semaine d'Angers* publie une intéressante com-
munication de M. Léon Cosnier, ancien membre de la
commission des hospices, sur l'arrivée des Sœurs de
Charité à l'armée d'Afrique. Au moment où nos tristes
démocrates *laissent* les hôpitaux, en attendant qu'ils
puissent *laisser* jusqu'aux ambulances, le récit touchant
que M. Cosnier tient de la bouche même de l'illustre
Lamoricière, intéressera vivement nos lecteurs :

Après l'issue funeste du premier siège de Con-
tantine, racontait le général, tout ne fut pas fini. La re-
traite, qui se fût changée en massacre sans le bataillon

de Changarnier, nous conduisit à Bône. A l'abri des
remparts, nous ne craignons plus les Arabes ; on n'en
était pas plus solides. Toutes les malchances fondaient
sur nous. Les meilleures troupes se démoralisaient, et
les zouaves, jusqu'à mes pauvres zouaves, même sans
blessures ni maladie apparente, la nostalgie les empor-
taient. Les Français, surtout à l'étranger, sont plus sujets
que tout autre peuple à cette terrible contagion, contre
laquelle la science n'a trouvé d'autre remède que le
retour à l'air natal. Pour nos soldats, c'était impossible
de leur délivrer des congés.

Les docteurs se désespéraient. Chaque matin, à mon
entrée à l'hôpital ou à l'ambulance annexée, c'étaient de
nombreux décès. Je passais de lit en lit la revue des
survivants, les prenant tantôt par la douceur, tantôt
par la menace. J'épuisais tous les moyens pour les
réconforter. Rien n'y faisait. Les moustaches grises
comme les blanc-becs, les esprits forts comme les naïfs,
ne savaient que balbutier d'une voix éteinte :

—Pardons, mon colonel, mais je sens que je suis f...
je ne reverrai pas la France... Ah ! si ma mère était
là... et monsieur le curé !

Un jour, le général, n'y tenant plus, court à Alger et
va trouver le gouverneur.

—Le général Clausel passe pour dur à cuire, continua
le général, au fond il est facile de cœur. A ma pein-
ture de la situation il hochait la tête et dit :

—C'est grave, c'est grave.

—Donnez-moi des aumôniers.

—Mais je n'en ai pas.

—Si vous en demandiez au ministère ?

—Le ministère ! il s'en remettrait à l'intendance ;
vous n'en auriez pas dans six mois. Une autre idée :
Ecrivez à la reine tout de suite, là, sur cette table ;
j'apostillerais votre lettre. Je ne sais si le procédé de
guérison sera efficace ; il ne peut faire du mal. Deman-
dez aussi des sœurs grises ; je les ai vues à l'œuvre dans
nos hôpitaux militaires et ailleurs. En Allemagne, je
les ai rencontrées plus d'une fois, pensant nos blessés
sous le feu de l'ennemi, et ne s'inquiétant pas plus des
balles et des boulets que si elles étaient à la messe. Ce
sont de nobles femmes, de fières débrouillardes. Les
soldats les aiment ; elles en font tout ce qu'elles veulent,
et s'entendent à merveille à préparer la besogne des
curés.

Le maréchal n'est pas plus dévot que moi ; mais il
est plein de bon sens. Une heure après, la lettre re-
commandée, signée et contre-signée, était remise au
commandant d'une corvette en partance.

De retour à Bône, mes promesses rendirent un peu
d'espoir à mes pauvres démoralisés. Toutefois, la mor-
talité ne diminuait guère. Je guettais fiévreusement
l'arrivée des navires. Douze jours s'écoulèrent. Un
matin, après une nuit mauvaise, pendant laquelle un
sergent et un clairon de mes anciens avaient succombé,
je sortais pour aller respirer un air un peu plus frais
sur le quai, et un peu avec l'espoir de voir arriver un
navire, lorsque je vis accourir le gardien du sémaphore,
prévenu de mon anxiété.

—Colonel, criait-il, un brick de guerre en vue ! il y
a des religieuses.

A ces mots, sans perdre une minute, pendant qu'on
portait l'ordre au patron de parer mon canot, je courus
à la santé, car on était alors fort difficile pour la libre
entrée dans les ports de mer.

Mes huit matelots, l'aviron en l'air, attendaient. Je
ne les laissai pas refroidir, nous volions d'un train de
vapeur. En sautant sur le pont du brick, je dis :

—Allons, vite, mes sœurs, il y va de la vie de braves
gens.

Elles étaient six, les chères femmes. Deux secon les
après, elles revinrent, leur petit bagage à la main. La
garde, qui m'attendait, leur présenta les armes. Le com-
mandant les salua de son épée, l'équipage poussa trois
hourrahs, et l'aspirant avait dégringolé l'échelle pour
leur offrir la main, qu'elles étaient dans le canot, bien
émues des honneurs qu'on leur rendait.

En débarquant, sans donner le temps de respirer, nous
courûmes à l'ambulance. Les malades étaient prévenus
de notre arrivée. Dès qu'ils aperçurent à la porte de la
première salle la pointe des cornettes blanches, ce furent
des acclamations, des cris de joie qu'il faut avoir enten-
dus, et semblaient tous guéris.

A compter de l'apparition des sœurs, les décès s'ar-
rêtèrent. Les aumôniers survinrent le lendemain. Huit
jours après, les fiévreux étaient tous rentrés au corps,
l'ambulance fermée, les blessés en voie de guérison ; il
ne restait plus à l'hôpital que les amputés, presque tous
en état d'être ramenés en France.

Ainsi parla le général Lamoricière, et cependant, il
n'était point alors le fervent chrétien qu'il est devenu
plus tard.

A tout homme de bonne foi qui lira ces lignes, à
ceux-là surtout que d'aveugles préjugés éloignent de la
religion, on pose cette question : Croyez-vous qu'il soit
possible de remplacer par des infirmières laïques, au
chevet des malades ou près du lit des mourants, ces
admirables femmes qui sauvèrent les pauvres soldats
d'Afrique parce qu'elles s'appelaient leurs mères et leurs
sœurs.



L'AUTOMNE

A MESDEMOISELLES MARIE ET LAURA DÉNÉCHAUD

Le ciel n'a plus d'azur ; l'atmosphère est de glace ;
Le soleil comme un pauvre affaiblit tous les jours ;
Sur l'arbre dépouillé que le frimas enlace,
L'oiseau ne chante plus ses suaves amours.

La nature a souillé la robe éblouissante
Qui paraît les coteaux de ses replis soyeux ;
Les fleurs ont disparu ; l'abeille ravissante
Ne dote plus nos bois de son miel savoureux.

Les profonds océans, grandis par les orages,
Font retentir les airs de lugubres sanglots,
Et, gravissant soudain la pente des rivages,
Ils balayent le sol de leurs terribles flots !

Tel on voit le lion, pris d'une rage immense,
Détruire les barreaux de sa prison de fer,
Et bondir tout à coup sur la foule en démente
Qui recule devant ce nouveau Lucifer !

Ainsi les océans, ces monstres redoutables,
Sèment partout l'effroi, le malheur et le deuil ;
Déroutant avec bruit leurs flots épouvantables,
Ils inondent les prés, les bourgs en un clin-d'œil !...

* *

Quand tu parais, automne, aussitôt la tristesse
Sur notre front serein pose son noir bandeau ;
Car tu ravis aux champs leur brillante jeunesse,
Tu fais luire des jours sombres comme un tombeau !

Au vieillard que les ans inclinent vers la tombe,
Et qui plonge son cœur aux sources des plaisirs,
Tu dis : "Lève la tête et vois ce fruit qui tombe :
Ainsi tu tomberas avec tes vains désirs !"

A ceux qui prennent place au banquet de la vie
Et que les durs chagrins ne visitent jamais,
Tu dis : "L'oiseau chantait, hier, dans la prairie,
"Mais seul le vent plaintif chantera désormais !"

"D'un souffle j'ai brisé sa voix enchanteresse,
"Les tremolos d'amour qu'il lançait vers les cieux :
"Ainsi, quand sonnera l'heure de la vieillesse,
"S'en iront vos bonheurs et vos rêves joyeux...."

L'automne de la vie est la fidèle image :
Les jours calmes et doux, sont nos jours sans remords ;
Les bosquets dépouillés, rappellent le vieil âge,
La neige et les frimas, le froid linéal des morts !

Eh bien ! puisque l'automne est pleine d'éloquence,
Inclinons tous nos fronts devant sa majesté !
En suivant ses conseils, nous aurons l'assurance
De contempler Jésus pendant l'éternité !

Québec, Novembre 1881.

J. B. CAUETTE.

LES
RÉVOLTES DE SIMONEPAR
ANDRÉ MOUEZY

II

(Suite)

Mme d'Hérigny à Mme Etienne Clarvey.

"J'ai tort de me révolter, dis-tu ? Tu me parles de patience
et d'oubli, tu me prêches doucement, comme un enfant mutin,
prêt à sourire, la figure couverte de larmes..."

"Tu invoques la loi de la souffrance, tu crois que je la
repousse d'instinct, et que je me suis enfuie à la première mor-
sure de la douleur, épouvantée de ma blessure, trop lâche pour
essayer de la guérir. Tu crois enfin que j'espérais beaucoup de
la vie, et qu'il a suffi d'une seule déception pour m'abattre."

"Gabrielle, nous avons grandi tout près l'une de l'autre ; la
même main a souvent agité nos deux berceaux, et mon cœur
se rappelle trop fidèlement ce temps paisible pour que le tien
ait oublié. Fut-il jamais une enfant plus facile à satisfaire que
moi ? Livrée à mes seules ressources, quand on m'ent séparée
de toi, je ne connus pourtant pas l'ennui ; un rayon de soleil
me jetait dans l'extase ; une caresse me faisait pleurer de joie..."

"Et tu crois que l'enfant rêveuse et naïve, si facile à con-
tenter, est devenue, sans autre cause que les mensonges ordi-
naires de la vie, une femme désespérée, méfiante, haineuse ?...
haineuse ! je te vois sourire :

"Haineuse, dis-tu, elle, ma Simone !"

"C'est vrai, cependant."

"Dans le chaos de sensations qui se heurtent et se confondent
en moi, la haine domine. Haine impuissante, mais implacable,
contre ce monde misérable qui m'a faite ce que je suis, en me
laissant la mémoire de ce que j'étais, et l'affreux regret de ce
que j'aurais pu être..."

"Tu admetts que j'ai souffert... mais que sais-tu de cette
souffrance ? Sais-tu qu'on a pris de la boue à pleines mains
pour en souiller ma pureté d'enfant ? Sais-tu que j'ai vu des
mères écarter leurs filles de moi, comme d'une brebis pesti-
férée ? Sais-tu qu'une charité cruelle a mis sous mes yeux ces
lignes que je n'oublierai plus, et qui résument ce que je puis
attendre de la justice des hommes ?"

"Elle est belle... elle est riche... mais trop fière. On a
beaucoup parlé d'elle... médisance ou calomnie, il en reste
quelque chose... désormais... c'est une fleur fanée."

"Et pourquoi, grand Dieu ! m'a-t-on arrachée à cette soli-
taire obscurité qui est la vraie sauvegarde de la femme ? pour-
quoi m'a-t-on méprisée ainsi ? Parce que j'ai été juste, loyale,
généreuse, sincère ; parce que, frémissante devant l'outrage,
sans un bras pour me venger, sans une mère pour me guider,

j'ai souffleté la lâcheté cupide d'un homme avec la seule arme
qui restait à ma faiblesse."

"Te raconterai-je mon triste roman ? hélas ! il faut bien
avouer la pensée qui me fait hésiter... si tu allais ne pas me
croire !"

"Oui. J'en suis venue là. Forte de ma propre estime, que
j'ai conservée entière ; sûre de ton cœur... Je l'ai vu à l'é-
preuve ! malgré moi, je tremble encore..."

"Mon mariage s'est décidé très vite. Je connaissais à peine
mon père ; depuis son second mariage, depuis dix ans, je
l'avais aperçu au parloir, quelques heures à peine ; son regard
morne et sa contenance embarrassée me paralysaient. Je l'ai
mais pourtant, mon pauvre père ! j'aurais voulu déverser sur
lui toutes les tendresses perdus de mon cœur... je n'osais
pas..."

"J'habitais sa maison depuis six mois à peine, que je pou-
vais déjà me rendre compte des difficultés de ma vie dans ce
milieu tourmenté."

"Sans être méchante, ma belle-mère n'avait pas la moindre
notion de ce tact exquis, vertu souveraine de la femme. Elle
aimait son mari, mais ne savait pas lui épargner les mille tra-
casseries de l'existence journalière, si absorbantes quand elles
viennent compliquer une gêne voisine de la pauvreté."

"Injuste à mon égard, elle me rendait responsable du cap-
rice de la destinée qui m'avait faite riche, alors que ses en-
fants, mes pauvres petits frères, étaient nés et devaient vivre
pauvres. Cette fortune dont j'étais innocente, et qui ne m'a-
vait donné aucun bonheur, éleva, dès le principe, une barrière
entre nous ; je la sentais jalouse et irritée. Je la redoutais
comme une coupable, et de cette froideur craintive, comman-
dée par sa propre attitude, elle me faisait un crime."

"Je vis Roger d'Assy trois fois, puis on me dit qu'il désirait
m'épouser. Je devinais sans peine que ma présence créait à
mon père un tourment de plus, et je sentais péniblement l'in-
différence hostile qui m'entourait. Le comte était empressé,
il m'adressait des paroles flatteuses, et m'associait, en souriant,
à ses projets d'avenir... Je crus, dans ma folie, que c'était là
l'amour."

"L'idée ne m'était pas venue qu'on pût m'aimer, non...
—non profanons pas le mot !—qu'on pût me vouloir seulement
parce que j'étais riche... je n'analysais pas mes sentiments
personnels, sûre que, s'il le voulait, je serais pour lui une com-
pagnie dévouée et fidèle."

"Sa mère, la comtesse d'Assy, me faisait peur ; le regard
de ses yeux bleu pâle pesait sur mon front, tranchant comme
l'acier ; elle ne m'aimait pas, elle me subissait, et cette con-
trainte était visible et blessante."

"Un soir, huit jours avant mon mariage, mon père me remit
en palissant les écrans qui faisaient partie de mon héritage.
Comme je touchais en tremblant ces diamants qui ont paré la
mère inconnue que je pleure chaque jour, madame d'Assy m'en-
leva un des colliers, et le faisant miroiter aux feux des lampes :
"—Voyez, Roger, dit-elle, avec un sourire satisfait, ce bijou
seul est une fortune."

"Prenant alors ma main, elle la pressa pour la première
fois avec un semblant d'affection."

"Cette caresse me troubla, et je regardais son fils, mon
fiancé."

"Roger ne soutint pas mon regard ; il ferma brusquement
l'écrin, et rougit."

"—Suis-je donc si riche ? demandai-je le lendemain à mon
père, en me retrouvant seule avec lui."

"—Mon enfant, tu es fort riche, en effet, dit-il avec un sou-
pir en passant sa main sur son front."

"Je regardai avec effroi ses traits altérés et vieillis, et saisis
d'un irrésistible désir de lui parler une fois au moins de mes
appréhensions, de ses chagrins, de ma timide et sincère ten-
dresse, je nouai mes bras autour de son cou."

"—Mon père aimé, murmurai-je, êtes-vous riche, vous ?
Mes frères le seront-ils ?"

"Il tressaillit, et se dégagea doucement."

"—Mes fils sont comme moi, Simone, dit-il. Ils sont
pauvres."

"—Et cela vous afflige ?"

"—Je puis les faire vivre aujourd'hui, mon enfant, mais je
suis vieux, bientôt je leur manquerai, et cette crainte n'est
une lourde croix. Ta mère m'avait tout donné, sa jeunesse,
sa beauté, sa fortune... mais je la payais en retour d'une
affection si profonde et si absolue, que je n'en étais pas humili-
lié. Ce fut une félicité complète, un rêve de bienheureux...
nous t'avions ardemment désirée. Tu fus reçue avec une ivresse
folle, hélas ! et ta mère mourut en souriant, au milieu des pre-
mières joies que tu lui donnais..."

"Deux larmes roulaient lentement sur ses joues flétries. Je
le regardai avec surprise, et il devina ma pensée."

"—Nous étions trop jeunes et trop heureux pour songer à
l'avenir, mon enfant, dit-il, et je n'avais jamais admis la pos-
sibilité de la perdre ou de lui survivre."

"Quant à mon second mariage, pense à mon effroyable isole-
lement ! Puis, je croyais te rendre une mère, Simone."

"—Ah ! murmurai-je, le cœur serré par un presentiment
cruel, une mère ne se remplace pas."

"J'embrassai mon père, et je sortis chancelante."

"L'enfant était morte, la femme s'était subitement éveillée,
secouant et dépouillant son ignorance comme un lange. Mais
que de déchirements dans ce réveil !"

"Quelques heures avant, la comtesse d'Assy, adressant à mes
bijoux le sourire qu'elle avait toujours refusé à la fiancée de son
fils, m'avait enseigné le soupçon, et je regardais comme une épine
au fond du cœur l'impression causée par la rougeur subite de
Roger, se troublant sous mon regard. Les cheveux blancs de
mon père et les anxiétés qui tremblaient dans sa voix venaient
de m'apprendre les luttes et les devoirs de la vie."

"En huit jours, je sus ce que c'était que vouloir, combattre,
agir. Il me fallut vaincre des résistances, acheter la discrétion
des uns, dissiper l'incrédulité des autres. Il me fallait jouer
un rôle, moi confiante et naïve ; rien ne m'arrêta ; j'accomplis
un acte de justice que ma mère aurait béni, en m'appauvrissant
au profit du père et des frères que je chérissais, et faisant dispa-
raître du même coup une inégalité dont je rougissais."

Le soir venu, le soir du dernier jour, pendant que les invités
se réunissaient sous la haute surveillance de Mme d'Assy, arri-
vée la veille, Roger m'offrit son bras, et m'entraîna doucement
dans une allée étroite et sombre."

"Quand nous fûmes loin, sous ce ciel que perçaient les pre-
mières étoiles, enveloppés d'un calme reposant, une détente
soudaine se fit en moi. Après les difficultés et les terreurs de
ces heures décisives, je sentais un immense désir de paix et
d'espoir... Je regardai Roger ; il était beau sous la lueur
adoucie du crépuscule, ses yeux brillaient d'une douce flamme."

"A ce dernier instant, pensai-je, en face de cette nature si
belle, seul près de moi, il ne pourra pas mentir, et sa sincérité
décidera de notre avenir, car, s'il est bon et s'il m'aime, je
l'aimerai."

"—M. d'Assy, lui dis-je sans réflexion, sans retenue, entrai-
née par cette soif de vérité dont je souffrais à mourir, si j'étais
pauvre... m'aimeriez-vous ? m'épouseriez-vous ?"

"Il eut un brusque mouvement de recul, si brusque que mon
bras passé sous le sien retomba."

"—Qu'avez-vous, Simone ? murmura-t-il sourdement ; puis,
reprenant mon bras et me couvrant tout entière de son regard
ardent :"

"—Riche ou pauvre, je vous adore, dit-il, car vous êtes belle
à ravir les anges."

"—Mais cette beauté vous suffirait-elle... seule ? répondez-
moi, je vous en supplie, Roger."

"Un éclair bleuâtre, un de ces longs éclairs dont le ciel est
silloné pendant les soirs d'été, passa rapide à l'horizon."

"Le regard du comte d'Assy croisa le mien, et il hésita...
le temps que mit cet éclair à s'éteindre... Nous entendions
marcher dans les allées voisines, on nous cherchait."

"Il m'entoura de ses bras, et effleura de ses lèvres mon front
et mes cheveux."

"—Je t'aime, dit-il !"

"Je m'enfuis éperdue, affolée, presque heureuse."

"Dans le salon, on causait, on riait, les lustres jetaient
leurs flots de lumière sur la verdure et les fleurs. Ce bruit me
fit mal, cette clarté m'éblouit, et je regrettai l'allée sombre qui
s'était éclairée pour moi d'un rayon d'espoir."

"Le comte d'Assy n'écouta pas la lecture monotone du con-
trat, il murmurait de tendres paroles, en pressant ma main
qu'il avait gardée dans les siennes."

"Parmi le murmure poli des voix assourdies, je ne distin-
guais plus, depuis quelques minutes, le timbre toujours haut
et bref de la comtesse ; le notaire arrivait à l'énumération de
mes biens : elle écoutait."

"Soudain, sa voix vibra, claire et impérative :

"—Roger, disait-elle, venez près de moi, je vous prie."

"Mon fiancé se leva à regret."

"—Je reviens, dit-il, ma Simone."

"—Un voile passa sur mes yeux."

"—Adieu... murmurai-je... sans avoir conscience de ma
pensée."

"La mère et le fils s'étaient enfermés dans un salon voisin,
nous distinguions le bruit d'une discussion animée ; les no-
taires sortirent de leur tour, bientôt mon père les suivit."

"Au milieu de l'étonnement général, personne ne songea à
prendre près de moi la place laissée vide... et je restai seule
pendant que ma vie se décidait, pendant qu'on me marchandait."

"Je souffrais un étrange supplice, mais ce que j'avais fait,
je me savais gré d'avoir osé le faire."

"Cela dura dix minutes. On m'accordait, paraît-il, l'hon-
neur d'une discussion... Enfin, mon père reparut, pâle comme
un spectre. Tous l'entourèrent. Il ne vit rien, n'entendit rien,
et vint droit à moi."

"Simone, dit-il, mon enfant... rien n'est définitif. Il est
temps encore... ta générosité va briser ton avenir."

"—Dites plutôt, mon père, qu'elle me sauve ! m'écriai-je."

"Et, le retenant à deux mains, je le forçai de s'asseoir près
de moi."

"Le notaire de la famille d'Assy reparut bientôt, balbutiant
quelques excuses banales. Il parla d'indisposition, de malen-
tendus... le pauvre homme, son rôle était dur ! Moi, j'écou-
tais le roulement d'une voiture qui s'éloignait, et dont les roues,
broyant à chaque tour une illusion ou un rêve de mon pauvre
cœur, y imprimaient leur trace sanglante..."

"Tu crois que ce fut tout, peut-être ? Tu ne sais rien."

"Dans l'excitation de cette scène, je souffris peu d'abord ; il
fallait sauver ma dignité de femme ; pour cela, j'appelai à mon
aide tout ce que j'ai de courage et de fierté, et je distribuai
autour de moi de tranquilles sourires. On me crut indifférente,
ou prévenue, ou rassurée d'avance sur le résultat final."

Tout était dit, ma vie était perdue, manquée. Je me retrou-
vai seule, gardant aux lèvres un sourire de commande, pendant
que je marchais au hasard à travers le joyeux désordre de ma
chambre. Les cachemires et les dentelles débordaient des tiroirs
entr'ouverts. Les diamants scintillaient dans leurs écrins de
velours ; sur le canapé bleu, ma robe de mariée s'affaissait,
comme abandonnée... Je sentais mon front brûler et se briser
dans le cercle de fer qui l'étreignait... puis il me vint au cœur
une douleur aiguë. Je tombai sur le divan même, et la tête
plongée dans ce fouillis de moire, de rubans et de fleurs, je
perdis conscience de moi-même."

"Y avait-il dix minutes ou deux heures que je dormais ? la
notion du temps m'échappait. Ma belle-mère entra."

"Rien ne pouvait m'être plus pénible que l'intervention de
cette femme cruellement indiscrette."

"J'aurais voulu prier, pleurer... me débattre dans mon
angoisse, mais seule, puisque je n'avais pas de mère..."

"Elle s'approcha, timide et presque servile."

"—Ne vous désolerez pas, Simone, dit-elle ; tout n'est pas fini,
il vous écrit. Voici un mot qu'il a remis ce matin à votre
femme de chambre, en lui donnant 100 francs pour avoir votre
réponse."

"Il avait foi, parce que j'étais moins riche... et que, son
chiffre étant fixé, je ne remplissais plus le programme. Mainte-
nant, il m'écrivait. Et ma belle-mère, docilement, me tendait
cette lettre comme le baume destiné à panser ma blessure."

"Le papier me brûlait, j'ouvris pourtant."

"Mon ange adoré, disait Roger... je suis tombé du paradis,
"je souffre plus que vous."

"—Qui donc lui avait dit que je souffrais !"

"Je dépens de ma mère, et j'ai dû obéir, mais vous savez
"que je vous aime, et que nous ne pouvons pas vivre séparés."

"Accordez-moi quelques minutes ce soir, chez vous, à dix
"heures, si vous voulez ; votre femme de chambre me con-
"duira... ne refusez pas de me rendre la vie... en me ren-
"dant l'espoir."

"Puis, quelques phrases encore aussi maladroites... aussi
outrageantes."

"Que pensait-il, Gabrielle ? Me voulait-il pour maîtresse !
C'est possible, après tout. J'étais simple, j'étais crédule...
j'étais belle... et il m'avait aimée... jusqu'à concurrence
d'un million..."

"Ma belle-mère se rapprocha de moi."

"—Eh bien, chère enfant, dit-elle, êtes-vous consolée ?"

"Consolée ! oui, j'étais. Comme le feu absorbe l'eau, la
rage avait bu mes larmes."

"—Vous aviez raison, madame, dis-je froidement. C'était
partie remise. Ce soir nous recommencerons."

"Elle pâlit, la pauvre femme... mais cette angoisse de
mère, j'en eus pitié."

"—Ne craignez pas, repris-je plus doucement. Rien n'est
changé... rien ne peut changer désormais à ce que j'ai ré-
solu. Seulement... laissez-moi, voulez-vous ?... je meurs
de fatigue..."

(La suite au prochain numéro.)

L'ÉDUCATION HOMICIDE

M. de Laprade écrivait, il y a quelques années, une étude sur les maisons d'éducation en France. Il y critiquait les règlements au point de vue de l'hygiène. Nous reproduisons sa critique qui trouvera son application ici. On dirait que le grand poète avait en vue quelques-uns de nos collègues :

Voyons si la vie de collège constitue une éducation véritable, propre à développer les forces physiques et morales, qui ne marchent pas longtemps les unes sans les autres, à cultiver la vigueur du caractère liée à celle du tempérament, et la santé de la raison, solidaire de la santé du corps ? Serait-ce par hasard, un régime absolument contraire à la nature, dépressif de la force vitale, énervant pour la constitution de l'individu et pour celle de la race qui s'y soumettrait longuement ? Jugez-en par ce tableau de la journée d'un écolier. A très peu de choses près, tous les collègues se ressemblent sous ce rapport. Lycées de l'État ou institutions libres, maisons laïques ou maisons religieuses, tous jettent l'enfant dans le même moule imposé, de plus en plus forcé, par les programmes officiels.

* *

L'écolier sort du lit entre cinq et six heures. C'est une très bonne chose que le lever matinal, passé la première enfance, mais à la condition de donner au corps ce qu'il demande à cette heure, un peu de mouvement et de grand air qui dissipe les miasmes du dortoir et les dernières torpeurs du sommeil.

Nos poumons et nos muscles ont besoin à ce moment d'une secousse, imprimée par l'activité volontaire, qui fasse succéder, à la chaleur un peu énervante du lit et de la chambre, une chaleur acquise par le mouvement, qui provoque une circulation plus rapide et une réaction vitale. Après une courte toilette et une prière marmottée dans la distraction et le demi-sommeil, l'élève est enlevé entre un banc et une table, pour deux heures environ. Quand la saison froide appelle un peu d'exercice musculaire, ou quand le soleil invite à l'air extérieur, c'est pour de jeunes corps, au moment du réveil, comme le supplice chinois de la cangue. Pour ces jeunes âmes de dix ans, cet ennui est compensé par les douceurs du thème ou de l'analyse grammaticale ou logique. De sept heures et demie à huit heures, le déjeuner laisse quelques minutes à la récréation, si l'on peut appeler ainsi un temps trop court pour entreprendre aucun jeu, aucun exercice réparateur. De huit heures à midi, sous divers noms, quatre heures d'immobilité et d'études, coupées par le passage d'une salle à l'autre, qui se fait en rang et en silence.

A midi, le repas. Comme nous ne donnons point ici un plan d'institution et un programme particulier, nous ne disons rien du régime alimentaire ; c'est la seule chose qui varie d'une maison à l'autre. Nous le supposons partout convenable ; et, en réalité, ce chapitre de l'hygiène est aujourd'hui assez bien entendu. Ce n'est pas en faveur de la délicatesse et du luxe que nous plaidons, tout au contraire. Donnez aux enfants le pain noir de nos montagnes et le brouet de Lacédémone, mais avec les bains de l'Eurotas et les courses sur le Taygète. Quel que soit leur dîner, je m'en contente ; mais je remarque, en le déplorant, qu'ils vont s'asseoir à la table du repas sans avoir quitté, ou à peu près, la table de travail depuis leur réveil.

Vous m'objecterez le bon appétit qui subsiste. Il ne manquerait plus à votre pédagogie que le jeûne et l'abstinence ; et ils n'y manquent pas toujours ! Après la demi-heure de réfectoire (silencieux comme l'étude, la même où la barbare tradition d'assaisonner le repas d'une lecture n'a pas été maintenue) on descend, pour la première fois du jour à l'air libre, dans le préau, sur la terrasse, dans le parc ou dans ce qui en tient lieu. C'est pour les trois quarts des pensionnaires et surtout des lycées de l'État, tous placés dans les villes, une cour rarement vaste, entourée de bâtiments à plusieurs étages, dont le soleil ne visite les recoins que lorsqu'il est brûlant et d'aplomb, que l'air ne balaye que lorsqu'il est glacé, en un mot une cour de prison.

Là, nos ascètes de quinze et quelquefois de sept ans ont enfin la permission de secouer de leurs jeunes têtes le poids de la réflexion de tendre et de détendre leurs muscles perclus d'immobilité, et de tirer de leurs poitrines quelques-unes de ces joyeuses clameurs, un des besoins de l'enfance, comme la course, la lutte et le pugilat. En voilà pour trois quarts d'heure, une heure au plus, de mouvement, de grand air et de repos d'esprit. J'oublie, au milieu de ce gai tumulte, les entraves imprévues que la récréation peut subir, les penchans, les retenues, les devoirs arriérés, les excès de zèle de l'écolier studieux, à qui l'on permet l'inertie musculaire comme préparation à la vigueur intellectuelle. Je n'admets dans mon tableau que les habitudes générales et moyennes ; je ne tiens pas compte des exceptions qui confirment ou contredisent quelque peu cet exposé de situation générale. J'ometts le régime particulier fait

aux paresseux, qui ne sont souvent que des maladifs aux récalcitrants, c'est-à-dire à ceux qu'excèdent le plus l'immobilité et le silence, en un mot aux deux familles de tempéraments à qui le grand air et l'exercice sont le plus nécessaires. Ceux-là resteront privés des mois entiers de récréations et de promenades.

* *

Mais restons en face des situations et des caractères moyens ; et, pour écrire au centre des faits et sous l'impression de la réalité, transportons-nous dans la cour d'un collège de 1866, à l'heure de la récréation.

Je ne décris pas le site ; il est à portée de tous les visiteurs. A Paris et dans nos grandes villes, quatre hautes murailles, bordées de fenêtres grillées, et douze platanes rabougris, voilà le paysage. Une odeur de moisissure ou de maçonnerie salpêtrée, la température d'une cave ou d'un four, suivant la saison, voilà l'air ambiant et le parfum vital que respirent des jeunes poitrines. Entrons, et menons avec nous tous nos souvenirs d'écolier, nos joies, nos tristesses d'enfance, même nos ressentiments ; laissons-les pénétrer côte à côte avec nos idées de père de famille et de moraliste ; ne consignons à la porte que nos préjugés, entés sur la routine officielle. Nous sommes dans la division des petits, chez ces pauvres créatures de sept à dix ans, livrées si tôt par leurs mères, qu'en conscience l'Université devrait forcer à les reprendre. Là, on joue encore ; et si le corps ne se récréé pas de la façon la plus profitable, au moins l'esprit se repose, et l'on s'amuse. J'aperçois encore, mais plus rares tous les jours, des billes, des cerceaux, des ballons et des toupies. Un peu de gymnastique fortuite compense l'omission de la gymnastique raisonnée. Entre un thème latin et une règle d'arithmétique, entre un pensum et une retenue, l'imprescriptible nature impose à ces petits corps et à ces jeunes âmes un peu de mouvement.

Mais nous voici dans une région supérieure, chez les grands, même chez les moyens. Ici, la puberté commencée, ou la pleine adolescence, exigeraient impérieusement comme hygiène physique et morale une somme beaucoup plus grande d'exercices corporels. Ce n'est pas seulement l'activité et les jeux qui sont alors nécessaires, c'est le travail des muscles, la fatigue même, une gymnastique complète.

Les parties de barre, de paume, les luttes, une foule d'espiègleries belliqueuses y pourvoient autrefois, dans la mesure du temps laissé aux récréations. La tendance naturelle de l'écolier pour la bataille sous toutes ses formes, jeux du ceste et du pancrace, défi à la course et à l'escalade, se donnait alors pleine carrière, et laissait moins regretter l'absence d'une gymnastique mieux ordonnée et de meilleur ton. Le corps agissait pour son compte, et il se trempait dans l'effort et dans la saine lassitude. L'agilité, la vigueur, la hardiesse étaient honorées, comme doivent l'être toutes les qualités. Oh ! les belles parties de coups de poings, les seuls souvenirs sans nuages, les meilleurs bénéfices que m'ait laissés le collège, avec quelques bonnes amitiés ! Les progrès de la discipline et des grandes manières ont emporté ces derniers vestiges de l'âge héroïque et barbare. Voyons ce qui reste pour le développement du corps dans ces récréations de l'adolescence cloîtrée. Je cherche dans la cour des grands l'apparence d'un exercice musculaire, celle d'un jeu, d'un divertissement quelconque. Je vois des groupes de promeneurs comme je pourrais les trouver au Corps Législatif ou au Palais de Justice, dans la salle des Pas-Perdus. A peine si, de temps en temps, un éclat de voix peu parlementaire, un bond subit et sans transition d'un groupe à un autre, ce qui se fait aussi dans les assemblées politiques avec un peu plus de gravité, un temps de course de quelques secondes, suivi d'une bousculade entre deux causeurs adverses, me rappellent encore que je suis dans la cour d'un collège, et non dans celle d'un couvent ou de l'Institut. De quoi peuvent-ils bien raisonner avec tant d'intérêt, ces imberbes péripapéticiens qui laissent pendre dans leurs poches leurs bras inertes et atrophiés ? Vous êtes bien curieux, me diront. C'est vrai ! aussi j'ai deviné bien des dialogues, qui suppléent désormais aux jeux et aux exercices corporels.

Il y a le doux et le grave : le doux, ce sera, par exemple, la famille Benoiton, Henriette Maréchal, les récentes fêtes des boulevards ; le grave, c'est l'expédition du Mexique ou la bataille de Sadowa : on étudie les chances de Maximilien et de Juárez, les projets de M. de Bismark. La politique au lieu du jeu de barre dans une cour de collège ! C'eût été une contravention jadis ; aujourd'hui c'est un droit, que dis-je, c'est un devoir. Les futurs bacheliers n'auront-ils pas à donner leur avis sur les faits de l'année courante ?

Mais le tambour ou la cloche, après trois quarts d'heure de cette promenade parlementaire entre quatre murs, ramène encore trois heures d'immobilité et de silence. A quatre heures ou quatre heures et demie, après le goûter, la même promenade, aussi variée que celle de l'écureuil dans sa cage, recommence pour une heure environ, avec les mêmes incidents : c'est la récréation la plus longue de la journée, la plus grande

concession faite aux besoins de la vie musculaire ; et vous avez vu quel merveilleux profit on en sait tirer ! Après ce moment, tout est dit pour le repos de l'esprit et l'exercice des membres ; l'étude qui suit va rejoindre le souper, puis la prière, puis le sommeil. En tout, onze heures d'immobilité, de silence et même d'attention, commandée, sinon obtenue. Or, il s'agit d'enfants de dix, de quatorze, de dix-huit ans ; de jeunes garçons, à l'âge où l'action physique, l'exubérance des mouvements et de la voix, une saine lassitude des membres, tous les exercices violents, sont d'une nécessité impérieuse pour le développement de l'homme, onze heures d'immobilité et d'intention de travail imposées à des garçons de quinze ans ! A combien de membres de l'Institut le zèle de la science et l'amour de la gloire font-ils d'aussi laborieuses et sévères habitudes ? Nous en connaissons qui renonceraient bien vite au frac à palmes vertes, s'il fallait le payer au prix d'un pareil régime.

DE LAPRADE.

AUX DAMES.—2,000 pièces d'Étoffes à Robe sacrifiées.—Étant à la veille de faire subir à nos affaires des changements considérables, et nous trouvant avec un grand surplus d'étoffes à robes, nous nous sommes décidés à les vendre à sacrifice.

Le débit dans ce cas ici est tout, le profit n'est presque rien.

DUPUIS FRÈRES,

605, RUE STE-CATHERINE,
Montréal.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurables. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chantres. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu par tout à 25 cents la boîte.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 17 novembre 1881.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

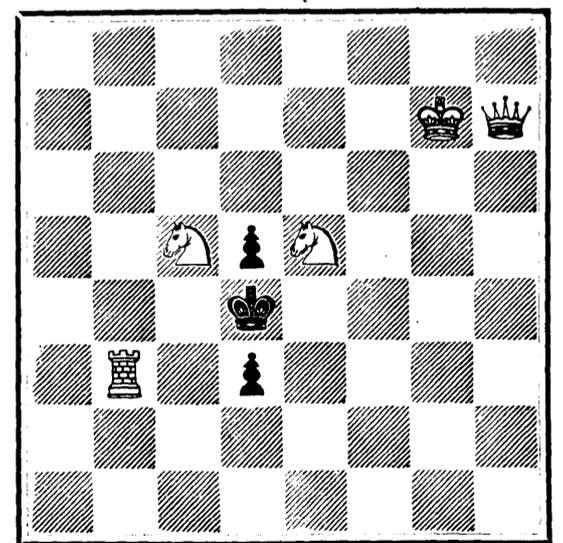
SOLUTIONS JUSTES.

Fin de partie.—F Giguère, P. Rémillard, Montréal ; Un amateur, Ottawa ; V. Gagnon, Québec ; A. C., Saint-Jean ; M. Lalandry, New-York.

PROBLÈME No. 291.

Composé par M. CLARK.

NOIRS.—3 pièces.



BLANCS.—5 pièces.

Les blancs jouent et font mat en 2 coups.

SOLUTION.—FIN DE PARTIE.

Blancs.

1 T prend T

2 F 3e F, échec

3 F 2e R, échec

4 F 4e CR

5 F 3e T

6 F 1er R

7 F 4e T

8 F 4e C, et mat en 2 coups.

(a) Si : 1 F pr T—2 F 2e R. 2 Ad libitum.—3 F 3e F,

mat.

Noirs.

1 P prend T (a)

2 R 8e F

3 R 8e C

4 R joue.

5 R joue.

6 R joue.

7 R joue.



UN COUP DE MAIN

LA RELIGION EN ORIENT

On parle d'un grand nombre de guérisons extraordinaires obtenues par l'intercession de la Sainte Vierge dans l'église des Pères Géorgiens, près de Pétra, faubourg européen de Constantinople.

De nombreuses constatations de cures authentiques ont été faites, et l'effet produit par ces événements sur les Turcs, les Arméniens, les Grecs et les Bulgares est si grand, que des malades de toutes ces nationalités viennent en foule s'agenouiller devant la statue de N.-D. de Lourdes, dans l'espoir d'obtenir la santé par son intercession.

Des femmes turques du plus haut rang se rendent dans leurs équipages pittoresques au sanctuaire de Feri-Keni, pour faire leur prière à Mériem Ané (la mère Marie).

Un Arabe musulman, miraculeusement guéri, a juré "par tous les saints du ciel" qu'il devait sa guérison à la "mère Marie."

Le clergé grec-schismatique cherche à empêcher ses fidèles par tous les moyens — y compris l'excommunication — de se rendre à l'église catholique. Mais ni la violence, ni les menaces n'ont pu entraver ce mouvement religieux, qui s'impose depuis quelque temps à l'attention.

L'Univers a déjà publié sur ce sujet deux articles pleins de détails circonstanciés, et le Times n'a pas dédaigné d'ouvrir ses colonnes à une longue correspondance reproduisant toutes les lourdes inepties que les émules de M. Francisque Sarcey prétendent opposer à toutes les manifestations du surnaturel, débordant à Lourdes et partout où il plaît à Dieu.

Un journal de Constantinople, l'Habit, annonce qu'un grand nombre de Grecs du district d'Avrat-Hissar se sont convertis au catholicisme.

Le Monde apprend d'un autre côté que les conversions sont nombreuses en Macédoine, parmi les Bulgares.

L'Univers a une longue correspondance au sujet de ce mouvement des Bulgares vers l'Eglise romaine, commencé depuis plusieurs années, et ralenti par les événements politiques et militaires qui ont bouleversé la région des Balkans.

Il y a des détails navrants sur les persécutions de toutes sortes dont les Bulgares convertis au catholicisme sont victimes de la part des évêques grecs-schismatiques, appuyés par les gouverneurs turcs, qui leur vendent leur complicité à prix d'or.

PRÉCEPTES DE POLITESSE

En marchant, prenez des précautions pour ne pas faire sauter de la boue sur les autres personnes.

Évitez de toucher les passants avec les coudes : au besoin, mettez-vous un instant de côté.

Si vous tenez un parapluie ouvert, tâchez de voir devant, et de ne pas accrocher les habits, les coiffures ou les parapluies des autres personnes.

Pour demander votre chemin ou pour répondre à quelqu'un qui vous fait une pareille demande, découvrez-vous, à moins de mauvais temps extraordinaire ou d'embarras des mains.

Si vous rencontrez un ami dans la rue, vous le saluez, et vous remettez votre chapeau.

Vous ne devez pas arrêter un supérieur ni une dame pour lui parler.

Si un supérieur ou une dame vous adressent la parole, vous vous tenez découvert jusqu'à ce qu'on vous ait prié de vous couvrir.

Il est de mauvais ton de parler ou de faire des signes d'une fenêtre à une personne qui est dans la rue.

—Rester trop longtemps dans les ateliers, donne aux ouvriers un teint mat, enlève l'appétit, les rend languissants et malades, appauvrit le sang, empêche les fonctions du foie, cause nombre de maladies ; tous les médecins et médecines ne peuvent guérir. Il n'y a qu'en faisant usage des Amers de Houblon, et prenant beaucoup d'exercice que vous guérez. — Christian Recorder.

LA PLUS GRANDE PRISON D'EUROPE

La plus grande prison qui existe en Europe, la maison de détention préventive du nouveau Palais de justice criminelle du quartier de Moabit, à Berlin, vient d'être achevée. Cet édifice monumental se compose de six bâtiments particuliers dans lesquels ont été transférés tous les prévenus, hommes et femmes, enfermés jusqu'ici dans les diverses prisons de la capitale. La prison des hommes comprend un rez-de-chaussée, quatre étages, 732 cellules séparées, des salles d'emprisonnement communes pour 195 accusés, 40 chambres pour les surveillants et des dortoirs pour 118 hommes chargés du nettoyage. Les cellules isolées ont chacune une fenêtre de 10 pieds de haut ; elles sont voûtées, contiennent un lit en fer qui est assujéti au mur, une table et un escabeau également rattachés au mur, et divers ustensiles.

Chaque cellule a une sonnette électrique, un placard, un cabinet de toilette et un bec de gaz placé près de la table, de sorte que le détenu peut travailler ou lire commodément la nuit. Au rez-de-chaussée se trouvent 26 cellules isolées pour les prisonniers accusés de crimes plus graves et qui par leur passé appartiennent noirement à la classe des pires criminels. Dans ces cellules, le lit est remplacé par une planche. Six cellules isolées ont été disposées dans les soubassements ou caves de l'édifice pour enfermer les prévenus qui se rendent passibles de peines disciplinaires ; les soupiraux de ces cellules sont munis de volets en fer, afin d'obtenir une obscurité complète en cas de besoin, et d'appareils pour enchaîner ceux qui opposent de la résistance aux gardiens.

ENCORE JEUNE.—Ma mère a souffert longtemps de la névralgie et était dans un état alarmant. Aucun médecin ni médecines ne réussirent à la guérir. Il y a trois mois elle commença l'usage des Amers de Houblon, et maintenant elle est guérie et quoique âgée de 70 ans, l'on dirait d'une jeune femme. Il n'y a rien tel que les Amers de Houblon.

UNE DEMOISELLE, Providence R. I. — Journal.

—Pour vous en convaincre demandez à un Allemand, et il vous dira que l'Huile de St. Jacob est le meilleur remède mis à la disposition du public. Des rhumatismes de plusieurs années ont cédé à son influence magique. Suivant la remarque de plusieurs, son action est électrique, chassant les douleurs avant que le mal soit guéri, laissant le patient dans un état de santé parfaite. C'est aussi un remède certain contre la névralgie, produisant un soulagement dès sa première application, et guérissant en peu de temps les cas les plus invétérés.

—On mande de Paris, Arkansas, qu'un nommé Martin Goldworthy, qui était détenu dans la prison de l'endroit pour meurtre, s'est évadé en endossant les vêtements de sa mère qui était allée le visiter dans sa cellule, et en l'y laissant à sa place.

—Un cyclone a dernièrement ravagé le Tonquin occidental, en Chine. 200 églises, 34 presbytères et collèges publics, et 2000 maisons ont été détruits, 6,000 chrétiens ont perdu tout ce qu'ils avaient. Les pertes sont immenses, et la misère est terrible.

—Il y a eu soixante-dix ans mardi, le 8, que Montréal est passé des ténèbres à la lumière de l'huile de charbon, grâce à l'apparition de la première lampe dans ses rues la nuit.

—Des convois de chemins de fer sont enneigés dans le Nebraska.

—Le gouvernement russe amnistiera toutes les personnes convaincues de contraventions aux lois de la presse.

CE QU'EST LONDRES

Londres compte cinq fois plus d'habitants que New-York, quatre fois plus que St-Petersbourg, et deux fois plus que Paris et Pékin. Dans Londres seul, il y a autant d'habitants que dans tout le Danemark, et trois fois plus qu'en Grèce.

Dans cette capitale de l'Angleterre, il y a 100,000 personnes qui travaillent le dimanche, 140,000 ivrognes d'habitude, 100,000 prostituées, 10,000 joueurs de profession et 20,000 voleurs et recailleurs d'objets volés. Il y a 10,000 auberges fréquentées par 500,000 personnes. Sur chaque 850 habitants il y en a un de fou ; il y a 1,400 boulangers, 1,300 épiciers et près de 3,000 hommes de police.

Tous les huit minutes il y meurt une personne et tous les cinq minutes il en naît une. Depuis mil huit cent cinquante et un, Londres a augmenté sa population de 800,000 âmes ; 300,000 personnes seulement assistent aux offices divins, ce qui fait au-dessus d'un million qui ne pratiquent pas de religion.

En un mot le mal et le bien se pratiquent sur une large échelle dans cette immense cité, mais il est évident que le mal l'emporte de beaucoup.

PRIX DU MARCHÉ DE DETAIL DE MONTREAL

Montréal, 5 novembre 1881.

Table with 4 columns: Item, \$, c., \$, c. Rows include Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, Farine de blé d'Inde, Sarrasin.

GRAINS

Table with 4 columns: Item, \$, c., \$, c. Rows include Blé par minot, Pois, Orge, Avoine par 40 lbs, Sarrasin par minot, Mil, Lin, Blé d'Inde.

LAITERIE

Table with 4 columns: Item, \$, c., \$, c. Rows include Beurre frais à la livre, Beurre salé, Fromage à la livre.

VOLAILLES

Table with 4 columns: Item, \$, c., \$, c. Rows include Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, Oies au couple, Canards au couple, Poullets do, Poulets do.

LÉGUMES

Table with 4 columns: Item, \$, c., \$, c. Rows include Pommes au baril, Patates au sac, Fèves par minot, Oignons par tresse.

GIBIERS

Table with 4 columns: Item, \$, c., \$, c. Rows include Canards (sauvages) par couple, Canards do noirs par couple, Pigeons par douzaine, Bécasses au couple, Pigeons domestiques au couple, Perdrix au couple, Tourtes à la douzaine.

VIANDES

Table with 4 columns: Item, \$, c., \$, c. Rows include Bœuf à la livre (steak), Bœuf à soupe, Jambon à la livre, Mouton do, Agneau au quartier, Veau à la livre, Lard frais par 100 livres, Bacon par 100 livres, Lièvres.

DIVERS

Table with 4 columns: Item, \$, c., \$, c. Rows include Saucisse à la livre, Viande de bœuf au gallon, Miel à la livre, Saucisses à la douzaine, Haddock à la livre, Saucissons par livre, Saucisses à la livre.

Marché aux Bestiaux

Table with 4 columns: Item, \$, c., \$, c. Rows include Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs, Bœuf, 2me qualité, Vaches à lait, Vaches extra, Veaux, 1re qualité, Veaux, 2me qualité, Veaux, 3me qualité.

Table with 4 columns: Item, \$, c., \$, c. Rows include Bœuf, 1re qualité, par 100 boves, Foin, 2me qualité, Paille, 1re qualité, Paille, 2me qualité.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chronos, Paysages, etc., tous différents. L'ivre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonce. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonce de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,

ADRESSES D'AFFAIRES

MOUSSEAU, ARCHAMBAULT & MONK, AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES, (AU SECOND) MONTREAL. Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. F. D. MONK, B.C.L.

J. G. H. BERGERON, B. C. L. AVOCAT, 7, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

PAGNUELO & ST-JEAN AVOCATS, No 34, Rue Saint-Jacques, MONTREAL. SIMEON PAGNUELO, C.R. E. N. ST-JEAN, B.C.L.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes, MONTREAL. ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

F. X. COCHUE, EVALUATEUR, Membre de la Corporation des Agents d'Immeubles ; négociant des Prêts sur Immeubles ; Achat et vente de biens fonciers. Bureau à la Commission des Immeubles, RUE SAINT-JACQUES, No. 71, MONTREAL

AU GRAND VATEL 26, 28, 30, Rue St-Jacques MONTREAL LUNCH A TOUTE HEURE A 25 CENTS ET 50 CENTS

BUREAU DE CREDIT GAGNON FRÈRES, Propriétaires, ÉDIFICE DE LA BANQUE JACQUES - CARTIER, PLACE-D'ARMES, MONTREAL

P. FOREST, 300, rue Saint-Paul, Montréal — 1, rue Bourla, Antwerp (Belgique) Produits canadiens vendus en France, Allemagne et Belgique.—Importateur d'Articles français, belges et allemands, aux prix de fabrique.—Spécialité de matières premières.

Manufactures Françaises d'Ornements d'Eglise. Quatre premiers prix et un Diplôme d'Honneur à l'Exposition de Montréal

R. BEULLAC, 229, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. Peintre Religieuse, Chasublerie, Orfèvrerie, Bronzes. Succo saie des Etablissements Artistiques de Bar-le-Duc (France), pour la Peinture sur Verre (Vitraux) et la Statuaire Religieuse.

UNIQUE OCCASION De se former une Bibliothèque à Bon Marché. Quinze pour Cent de remise sur tous les achats d'au moins \$10.00 des ouvrages de Théologie, Histoire, Littérature, Droit, Médecine, etc., etc. En établissant une manufacture de papier, nous avons décidé de nous occuper à l'avenir plus particulièrement de la PAPETERIE, de la LIBRAIRIE CLASSIQUE et de PIE'Œ, pour la vente en gros et l'importation sur demande ; et afin d'écouler le plus promptement possible notre fond de livres et d'articles de détail nous ferons une grande réduction sur les prix, sous forme d'escompte, suivant l'importance des achats

J. B. ROLLAND & FILS, LIBRAIRES ÉDITEURS, 12 & 14, Rue Saint-Vincent, Montréal

" L'OPINION PUBLIQUE " On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

BULLETIN MENSUEL

DU

Bureau de Poste de Montréal

Table with columns: Distribué, DÉPÊCHES, Fermée. Rows include destinations like Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, etc.

Décisions Judiciaires concernant les Journaux

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

AU COMMERCE

Nous attirons l'attention des commerçants d'ILLUSTRATION sur l'introduction générale de

L'Huile Australe DE PRATT

DANS LE CANADA Cette huile célèbre, comme il est bien connu, pendant plusieurs années, été reconnue sur les marchés américains et européens comme la meilleure sous tous les rapports, et nous avons pu à peine suffire à la demande.

M. C. PREVERLY

comme agent pour voir à la promptitude et fidèle exécution des commandes, soit pour délivrer l'huile présentement ou pour faciliter les importations directes.

CHS. PRATT & CIE

NEW-YORK,

Seuls Propriétaires et Manufacturiers

L'HUILE ST JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, la Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, l'Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positive du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE.,

Baltimore, Md., U. S. A.

POELES, POELES!!

Le poêle de passage COUNTESS, nouveau modèle, est le mieux fini, le plus économique et aussi le plus amélioré avec ou sans fourneau, POELES DE CUISINE à bois et à charbon, Chaudières à charbon, Pelles, Sas, etc., chez

L. A. SURVEYER, 188, RUE NOTRE-DAME. Montréal.

Les PILULES GOLVIN ET LEUR IMITATION

On cherche à amener une confusion par une imitation grossière des Pilules Golvin. — Toute boîte de Pilules qui ne serait pas conforme au modèle ci-contre devra être considérée comme une contrefaçon. De plus, chaque pilule porte imprimé le nom Golvin. — Les Pilules de Golvin sont un puissant purgatif du sang. Elles sont efficaces dans toutes les maladies; elles guérissent les Constipations les plus opiniâtres, les Rhumatismes, la Goutte, les Maladies de la peau, et particulièrement toutes les affections énumérées dans le Nouveau Guide de LA SANTÉ. En purifiant le sang, elles sont un préservatif des nombreuses maladies et les moindres maux qu'amène le renouveau. — Se vendent dans toutes les Pharmacies — Exiger avec chaque boîte le Nouveau Guide de la Santé. — Toute communication relative à la Méthode dépurative, doit être adressée à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris. — A Montréal, LAVIOLETTE & NELSON.



Chemin de Fer Canadien du Pacifique

DE EMORY'S BAR A PORT MOODY

AVIS AUX ENTREPRENEURS

Soumission pour travaux dans la Colombie Britannique

Des soumissions cachetées seront reçues par le soussigné jusqu'à MIDI de MERCREDI, le 1er jour de FEVRIER prochain, en une somme ronde, pour la construction de cette partie du chemin entre Port Moody et l'extrémité ouest du contrat 60, près d'Emory's Bar, une distance d'environ 85 milles. On peut obtenir les devis, les conditions du contrat et des formules de soumission en s'adressant au bureau du Chemin de Fer Canadien du Pacifique, à New-Westminster, et au bureau de l'ingénieur-en-chef, à Ottawa, après le 1er janvier prochain, auquel temps les plans et profils seront ouverts pour inspection à ce dernier bureau. Cet avis est publié maintenant afin de donner aux entrepreneurs une occasion de visiter et d'examiner le terrain durant la belle saison et avant le commencement de l'hiver. M. Marcus Smith, qui est chargé du bureau à New-Westminster, a ordre de donner tous les renseignements possibles aux entrepreneurs. Les soumissions ne seront reçues que si elles sont sur une des formules imprimées, adressées à P. Braun, Sec. Dép. des Chemins de fer et Canaux, et marquées "Soumission pour Ch. de F. C. P."

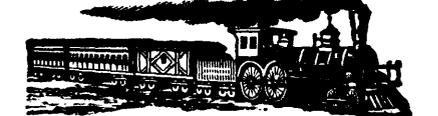
Dép. des chemins de fer et canaux. Ottawa, 24 octobre 1881.

LA POUDRE ALLEMANDE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

Vendue chez tous les Epiciers respectables.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE

JEUDI, 24 Juillet 1881,

Les trains partiront comme suit:

Table with columns: MIXTE, MAILLE, EXPRESS. Rows include departure and arrival times for routes like Hochelaga to Ottawa, Ottawa to Hochelaga, etc.

(Trains locaux entre Aylmer.) Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureau Général, 13, Place d'Armes BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, } MONTRÉAL. 202 RUE ST-JACQUES, } VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC. L. A. SÉNÉGAL, Secrétaire-Général.

Advertisement for Poudre à Pâte VICTORIA, featuring a portrait of a woman and text: 'La seule certifiée Pure par le PROF. J. BAKER EDW. RDS. Analyste. TOUS LES EPICIERS Manufacturée par D.C. BROUSSEAU & CIE. MONTREAL.'

Advertisement for HOP BITTERS, (A Medicine, not a Drink), containing HOPS, BUCHU, MANDRAKE, DANDELION. THEY CURE All Diseases of the Stomach, Bowels, Blood, Liver, Kidneys, and Urinary Organs, Nervousness, Sleeplessness and especially Female Complaints. \$1000 IN GOLD. Will be paid for a case they will not cure or help, or for anything impure or injurious found in them. Ask your druggist for Hop Bitters and try them before you sleep. Take no Other. D. I. C. is an absolute and irrefutable cure for Drunkenness, use of opium, tobacco and narcotics. SEND FOR CIRCULAR. All above sold by druggists. Hop Bitters Mfg. Co., Rochester, N. Y., & Toronto, Ont.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL..... \$200,000

ELECTROTYPERS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre:

- 12 presses à vapeur. 1 machine patentée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, pour les propriétaires, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).